9696

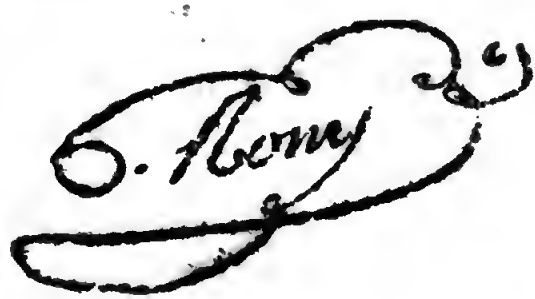
Pdat. XXXVII - 8

THÉANA

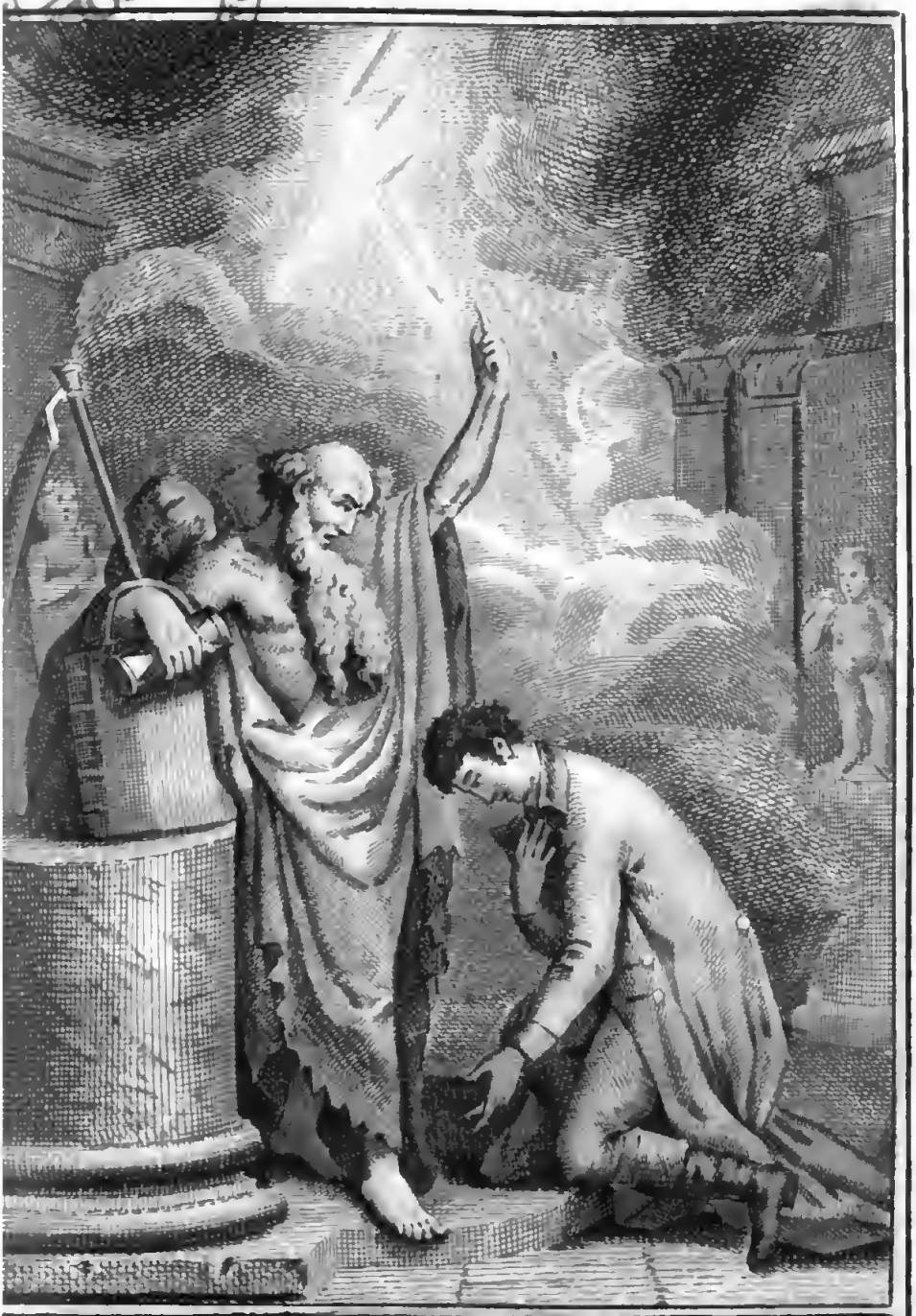
ET

LORENZO.

Cet ouvrage est placé sous la protection des loix. Deux exemplaires ont été remis à la bibliothèque impériale. Les contrefacteurs, distributeurs ou débitans de contrefaçons, seront poursuivis. Je ne reconnais pour édition originale que celle revêtue de ma signature, et telle qu'elle suit :



BIBLIOTECA NAZIO
NAPO



Oui c'est par la vertu, que l'on peut être heureux.

Legrand, del. *Berthet, Sculp.*

THÉANA

ET

LORENZO;

HISTOIRE ITALIENNE.

Par COFFIN-RONY, *auteur du Nestor Français, ancien avocat au parlement de Paris, et membre de la société académique des sciences de la même ville.*

De desseins en regrets, et d'erreurs en désirs,
Les mortels insensés promènent leur folie,
Dans des malheurs présens, dans l'espoir des plaisirs,
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ { LOCARD, lib. rue Froimanteau, n° 19.
Palais du Tribunat, galerie des Librairies, N°. 3.
L'AUTEUR, cul-de-sac Pecquey, n° 1.

1808

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE ROMA

DÉDICACE.

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES,

ET A UN PÈRE CHÉRI.

Si c'est aux vertus et au mérite qu'il appartient d'encourager l'homme de lettres qui ne se livre à l'étude, que pour enseigner à ses concitoyens une morale dont l'austérité est adoucie par les charmes de la littérature et de l'histoire, à qui dois-je dédier cet ouvrage, dans lequel les sentimens les plus doux et les plus purs sont retracés?

L'amour ne s'y montre que dégagé de ses accessoires voluptueux, et accompagné de la pudeur : les sentimens de la piété filiale, de la bienfaisance et de la reconnaissance sont les règles de la conduite de mon héros.

A qui donc faire hommage de la description de ces nobles et touchantes vertus, si ce n'est à ceux qui m'en ont inspiré l'amour par leur exemple et leurs sages conseils?

C'est à vous, mes chers parens, que j'offre un tribut mérité ; en peignant les modestes vertus et le courage de Clarice, je n'ai, ô ma bonne et tendre mère, que très-faiblement tracé votre portrait, et tout en admirant

cette femme vertueuse, je sens combien l'original l'emporte encore sur elle.

Et vous respectable et docte Millot, protecteur de mon enfance, vous qui me guidez encore tous les jours dans la carrière des sciences ; vous qui sacrifiant une partie de votre gloire, avez fait placer mon nom prés du vôtre dans votre estimable ouvrage du Nestor Français *; (1) agréez l'hommage que je vous fais de mes faibles talens.*

---

(1) Le Nestor Français, ou Guide Philosophique pour la jeunesse; par Jacques-André Millot et Coffin-Rony. 3 vol. in-8°. chez Arthus Bertrand, rue Haute-Feuille, n° 9; et chez Buisson, rue Gît-le-Cœur.

Daignez recevoir avec bonté ma Théana ; belle des charmes d'une ame vertueuse, elle doit vous plaire. Après avoir comblé votre fils de vos bienfaits, souriez encore à son enfant, et oubliez la distance et la différence qui existent entre nos ouvrages.

Tes écrits avoués par l'art et la nature,
Sont, Millot, les travaux d'une ame noble et pure ;
Ah ! tu peux te flatter qu'un heureux avenir
Gardera de ton nom l'éternel souvenir.

J'ai l'honneur d'être, mes respectables parens,

Votre très-humble et
très-respectueux fils,

COFFIN-RONY.

DIALOGUE

POUR SERVIR DE PRÉFACE.

Sur les inconvéniens de l'imprimerie, et sur les dégoûts qui abreuvent les gens de lettres.

EH quoi, mon cher COFFIN, la passion d'écrire te tourmente encore?

C***** Mon ami, j'avoue ma faiblesse, et j'y cède avec plaisir.

— Quel fruit espéres-tu d'un stérile métier,
Qui ne peut te fournir qu'un aride laurier?
Ne vaudrait-il pas mieux, plus sage et politique,
Dans quelqu'honnête emploi servir la république!
Car on peut t'annoncer, sans passer pour devin,
Que le sort d'un auteur est de mourir de faim.

C*****

Que tu harangue bien dans ton humeur sévère,
Quel don pour ennuier ! quel talent pour la chaire !
Je ne te croyais pas si grand prédicateur.
Oh ! que n'es-tu paré du bonnet de docteur;
Nul autre ne pourrait mieux prétendre à la gloire,
D'endormir surement un paisible auditoire !

—Mais qu'y gagneras-tu? Si ton ouvrage est faible, on en chargera la critique.

C***** Je le sais.

— S'il est bon, il n'en sera guère plus ménagé ; car l'ouvrage d'un auteur, même de mérite, est la nourriture de l'écrivain ignorant et inconnu. Le lendemain d'un ouvrage nouveau, on colporte : RÉFLEXIONS MORALES, IMPARTIALES. LETTRES A UN AMI : APPEL AUX DAMES. LE TRIBUNAL VOLATIL. JUGEMENT DU

PARNASSE. LE COUP DE FOUET, etc.; et le pire, c'est que tout cela se vend.

C***** C'est une taxe que la crasse ignorance prélève sur le génie. La nature en embellissant nos jardins par les fleurs les plus brillantes, ne les a pas seulement destinées à parfumer l'air, à parer le sein de la beauté, elle les a soumises aux attaques des insectes; et les pleurs de l'aurore qui viennent humecter les lys et la rose sont essuyés par la chenille. Trois sentimens animent le génie; le désir de la gloire, l'envie d'être utile à ses concitoyens, et toujours la sensibilité du cœur, qui souvent trop resserrée dans le cercle étroit de la société, aime à s'épancher au loin.

—Hâtes-toi d'entasser volume sur volume;
Qu'a flots précipités, ils coulent de ta plume.
Sans doute avec plaisir nous les admirerons,

S'ils sont bien faits, s'entend : Sinon, nous
en rirons :
Tu ne l'ignores pas, dès qu'une œuvre est pu-
blique,
Rien ne peut l'affranchir des traits de la cri-
tique.
Rire des mauvais vers, c'est le droit des lecteurs,
Et ce droit est souvent le tourment des auteurs.

C***** Ouï, mon ami, mais il faut suivre son étoile, et comme ma plume ne blaissera jamais les mœurs, ni la religion ; qu'elle ne se permettra jamais la calomnie, ni même une critique juste, je puis sans crainte suivre une carrière dans laquelle je ne risque tout au plus que de faire dupe mon libraire, *s'il n'était pas le plus fin.*

— Mais, les journalistes !

C***** M'ont donné des avis justes, et en ont adouci la sévérité par quelques encouragemens.

— Cependant le fameux feuilleton de ce journal tant redouté par les sots.

C***** Eh bien !

— On dit qu'il t'a maltraité.

C***** Cela se peut ; le serpent rampant sous les fleurs en aspire le parfum et n'en dégorge pas moins son venin : je dis plus, que cela devait être.

— Comment ?

C***** En littérature comme dans les bois, les brigands ne vivent que des dépouilles de leurs victimes.

— Tu ne l'as donc pas lu ?

C***** Non ; lit-on les lettres des gens que l'on méprise.

— Je t'approuve, car je pense comme toi ; vouloir être le partisan

ou le défenseur de tels êtres, c'est afficher tous les vices qui dégradent et avilissent l'homme ; mais qu'il me soit permis de t'énumérer les chagrins, les humiliations et les injustices dont l'ignorance, l'opulence et l'envie entourrent l'homme de lettres.

C***** Tu veux donc me décourager ?

— Non, mais t'exhorter à la patience.

C***** Tu conviens avec moi, qu'un ouvrage faible ou de mérite est en but à l'envie, laisse-moi donc obéir au penchant qui me domine ; enseignes-moi un état, une condition, un coin sur cette terre que ce fléau n'attaque point, ou j'écris.

Voici le point sur lequel je me fonde :
On entre en guerre en entrant dans le monde ;

Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampant dans l'ombre, inconnus comme
vous,
Obscurément tourmentant votre vie.
Homme public, c'est la publique envie
Qui contre vous lève son front altier.
Le cocq jaloux se bat sur son fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine.
Tel est l'état de la nature humaine.
La jalousie et tous ses noirs enfans
Sont au théâtre, au conclave, aux couvens.
. . . . . .
. . . . . .
O mes mes amis! la paix est chez les morts.
Chrétiennement mon cœur vous la souhaite.
Chez les vivans où trouver sa retraite?
Où fuir? que faire? à quel saint recourir?
Je n'en sais point: il faut savoir souffrir.

VOLT.

— C'est bien, mon ami, fort bien; conserve cette philosophie, tu en auras besoin; mais dis-moi, de quelle considération les gens de lettres jouissent-

ils aujourd'hui? quel est le palais qui leur donne un asyle ? quel est l'opulent qui leur ouvre sa maison ?

C***** Je conviens que de nos jours cette classe est peu recherchée.

De l'auguste raison, les sombres ennemis,
Se plaignent quelquefois de l'inventeur utile,
Qui fondit en métal un alphabet mobile,
L'arrangea sous la presse, et sut multiplier
Tout ce que notre esprit peut transmettre au papier. VOLT.

Eh quoi ! voudrais-tu grossir la foule des Vandales, qui ont voulu arracher les lauriers que les peuples ont décerné de tous tems aux amans des sciencès et aux inventeurs des arts ? ingrat, tu jouis de leurs travaux.

N'est-ce pas à eux que tu dois tout? Ce sont eux, a dit le vertueux abbé *Rollin*, qui ont pourvu à nos besoins.

Ils nous ont procuré toutes les commodités de la vie ; ils ont converti à nos usages toute la nature et forcé les matières les plus intraitables à nous servir.

Ils nous ont conduits aux connaissances les plus sublimes, les plus utiles, les plus dignes de l'homme. Ils ont adouci les caractères les plus sauvages, en mettant sous les yeux des peuples les sciences, seul moyen d'orner l'esprit, de régler les mœurs, de former de bons citoyens, des magistrats intègres et des princes justes et éclairés : en un mot, ils ont travaillé pour les siècles, et les siècles leurs doivent le tribut d'une éternelle reconnaissance. La gloire des héros, des conquérans passe. Leur souvenir échapperait à la postérité, si la flatterie ne déposait sur leur tombe des noms qui s'effaceraient bientôt, si elle

recevait les larmes des malheureux qu'ils ont faits.

— Oui ....; mais en réfléchissant ici sur le courage dont il faut s'armer pour cultiver les sciences et les belles lettres, en reposant mon imagination sur les maux qui ont assailli tant d'hommes de génie, sur les poisons que la calomnie verse sans cesse sur ces nobles victimes de la pure philosophie, et de leur amour pour les sciences, je vois errer autour de moi ces ombres illustres persécutées par l'envie et l'injustice de leurs contemporains. C'est *Esope*, *Socrate*, *Aristide*, *l'Innéus*, *Descartes*, *Newton*, et toi aussi vertueux *Fénélon ?*

C***** Arrête, mon ami, tu me parles de ces grands hommes ! et moi *je ne suis qu'un Romancier !* mais au

souvenir de noms aussi chers aux sciences, en pensant que la récompense de leurs travaux fut une continuelle persécution, mon cœur se serre, mon ame gémit et je m'écrie: amour des sciences quel est donc ton empire? quelles sont tes récompenses .... ? La gloire !

—Oui, Messieurs les écrivains, c'est le but où tendent vos soins, et la divine marotte à la main, vous travaillez sans cesse à aggrandir vos connaissances pour devenir, par là, plus utiles à votre pays et à l'humanité; mais qui donc a pu augmenter la masse des maux qui vous environnent? qui donc vous a enlevé une partie des honneurs qui vous ont devancé dans cette carrière?

C***** Je le dis à regret, mais

c'est une vérité : cet ennemi qui a porté de si terribles coups aux savans et aux gens de lettres, c'est une partie des arts créés par les sciences. Telle une fille dénaturée qui ose frapper le sein qui l'a nourri, l'art de l'imprimerie a enlevé aux sciences une partie des avantages réels dont elles jouissaient.

Cette invention qui n'est plus aujourd'hui qu'un art mécanique, dut, lors de sa découverte, être regardée comme un présent fait par hasard au génie ; elle a été utile à quelques sciences et fatale aux savans. Elle a servi, dit-on, la philosophie ; mais n'a-t-elle pas aussi propagé les erreurs des écrivains dangéreux ? elle a multiplié les chef-d'œuvres de Corneille, de Racine et ceux de Voltaire ; mais aussi n'a-t-elle pas généralisé les fautes littéraires de ce dernier, fait connaître

à toute la terre, l'abus qu'il fit de la philosophie ; et mis à la portée du vulgaire les sophismese pernicieux du célèbre prosateur *Rousseau*, ainsi que les systêmes désorganisateurs des *Mably*, des *Raynal*, des *Condorcet* et de tant d'autres.

Faisons en peu de mots un parallèle des avantages dont jouissaient les anciens savans, et de ceux réservés aux savans d'aujourd'hui.

Chez les anciens le droit d'enseigner ne pouvait être que la récompense d'un long travail, il ne fallait que le pouvoir et le vouloir ensuite.

Pour attirer un concours nombreux de disciples, il n'était besoin que de mérite, et le rhéteur régnait en souverain dans son école, parce qu'il avait l'estime et le respect de ses auditeurs. Il jouissait alors de l'avantage prodigieux qu'a l'homme qui

parle, sur l'esprit de ceux qui l'écoutent. On accourait des extrêmités de l'Asie, de l'Orient pour entendre *Socrate*, *Zenon* ; et Philippe, rentrant dans son palais chargé des dépouilles des Béotiens et des Byzantins, s'énorgueillissoit plus d'avoir forcé *Démosthène* à le louer; il écrivait à *Aristote*, lors de la naissance d'Alexandre : *je rends grace aux dieux, non pas tant de ce qu'ils m'ont donné un fils, mais de l'avoir fait naître de votre tems, pour pouvoir recevoir vos leçons.*

De tels hommes faisaient l'admiration du monde, la gloire de leur pays, et souvent leur éloquence allumant l'enthousiasme, faisait voler le plus timide à la défense de la patrie.

L'émulation de la gloire les armait, il est vrai, quelquefois les uns contre les autres ; ils se défiaient dans des harangues; mais cette manière même

de combattre avait de la grandeur ; tout se passait avec franchise, et ces démêlés, loin de les exposer au mépris, les rendaient plus intéressans.

L'invention de l'imprimerie a tout fait changer, en multipliant les sources des lumières : elle a appris à les moins estimer. Le commerce les colporte par toute la terre : on venait la chercher autrefois, aujourd'hui c'est-elle qui va frapper à toutes les portes, et certes les hommes devaient en faire un plus grand cas, quand ils étaient forcés de la venir trouver, et qu'après une longue absence ils pouvaient, de retour dans leur patrie, s'énorgueillir de rapporter des trésors dont ils se trouvaient seuls possesseurs.

Faut-il encore considérer l'imprimerie sous le rapport des obstacles et des dégoûts qu'elle présente aux savans ; n'est-ce pas elle qui accroît les

forces de la critique et de la méchanceté? par elle, la satyre a plus de moyen, de facilité de les attaquer : les discours lui échappaient, les manuscrits, par leur rareté, ne lui offraient pas une proie facile à déchirer ; elle a trouvé dans les imprimés une pâture intarrissable.

L'imprimerie sert le libelliste, et l'ouvrage estimable où un citoyen vertueux veut instruire ses pareils, devient par elle un aliment nouveau pour le satyrique imprudent, qui dénature les faits et les mots; et par une fatalité trop commune de nos jours, les travaux glorieux du premier sont dévorés par les poisons corrosifs que le second a versés.

Enfin ne peut-on pas ajouter que la science trop généralement répandue par l'impression, est une arme dangereuse entre plusieurs mains, et

que le mérite d'un auteur dont l'ouvrage obtient un succès heureux, ne recueille pas tout le prix de ses travaux. Il est isolé de sa gloire et le public satisfait de jouir des fruits, est insensible au sort de la tige qui les a portés: avant de terminer sa carrière, l'homme de lettres peut s'écrier sur son lit de mort :

Languissant, faible et courbé sous les maux,
J'ai consumé mes jours dans les travaux.
Quel fut le prix de tant de soins ? l'envie,
Son souffle impur empoisonna ma vie.

—Ah! mon ami, ce n'est ici qu'une légère partie des maux que la découverte de l'imprimerie a occasionnés. Elle est utile aux arts, elle a étendu leur empire; mais elle a détruit celui

des artistes; en rendant les sciences plus communes, elle a enlevé aux savans leur gloire et leur repos.

C***** mais, je te le répète; je ne suis qu'un romancier, et la gloire des hommes célèbres que nous venons de passer en revue, ne m'attend pas.

— En as-tu moins à craindre les dégoûts qui les ont abreuvés?

C***** non; mais moins de prétentions, moins de critiques.

— Penses-tu que le but que doit se proposer un romancier, soit moins noble et moins utile que les travaux du poète et de l'historien.

C***** Je le crois.

— Tu te trompes, et cette idée me fait mal augurer de l'ouvrage que tu entreprens.

C***** De grace suspend ton jugement et ne prononce qu'après avoir lu.

— Puisque rien ne peut te détourner de ton dessin, je patienterai.

C*****

Tu fais bien, car tu sais qu'une loi souveraine,
Par de secrets penchants à son gré nous entraîne,
Distribue à chacun des rôles différens,
Et sans nous ici bas, dispose de nos rangs:
Cette diversité, cette sage ordonnance,
Entretient parmi nous, l'ordre et l'intelligence,
Et ce serait sans doute agir imprudemment,
Que de vouloir troubler ce juste arrangement.

De changer mon destin je ne suis donc pas
maître,
Et pour un vain talent si le ciel m'a fait naître,
Il faut à ses décrets plier ma volonté,
Et marcher dans sa route avec docilité.

—Je ne dis plus rien, et je me contente de former un souhait.

C***** Le quel ?

— De ne pas lire un jour sur ta tombe :

Ci-gît au bord de l'Hipocrêne,
Un mortel longtems abusé.
Pour vivre pauvre et méprisé,
Il se donna bien de la peine.

C*****

Quel discours, juste ciel ! le dieu de la richesse

Reçoit-il donc les vœux des enfans du Permesse ?
Ah ! crains de leur prêter des sentimens si bas.
L'honneur, le seul honneur a pour eux des appas,
De ceux que sous ses loix, le dieu des vers engage,
Une pauvreté noble est l'unique héritage,
Et par ces vils métaux du vulgaire adorés,
Leurs superbes regards, ne sont point attirés:
La gloire est le trésor pour qui seul je soupire ;
J'en préfére l'eclat à tout l'or d'un empire ;
Et loin de murmurer contre ma pauvreté,
Jel'accepte à ce prix, et j'en fais vanité.

— Ah ! ah ! mon cher ami.... Ah ! ah ! je n'en puis plus... Ah ! ah ! ah !

C***** Qui, diable te fait tant rire ?

Ecoute mon impromptu ... Un vaudeville..

C***** Voyons.... Un vaudeville impromptu.... A toi seul.

— Sans doute ! Eh ! c'est débuter avec éclat, car actuellement on n'en fait plus que sous *la raison* et *Compagnie*, etc... Allons, voyons.

AIR: comme j'aime mon Hypolite.

Hélas ! peut-être patient,
Cet amant si tendre et fidèle,
Qui roucoule bien tendrement
Sous les fenêtres de sa belle :
Le triche attendra son repas,
Sans faire crier : la merveille !
Auteurs, rentiers diront tout bas,
Ventre affamé n'a pas d'oreille.

THÉANA

ET

LORENZO.

CHAPITRE PREMIER.

Premier voyage de notre héros — Action courageuse. — Son cœur connaît déjà les premiers plaisirs de la vertu.

Tout ici bas paraît sourire à la jeunesse :
Jouissant du présent, craignant peu l'avenir,
Le rêve le plus doux, trop souvent la caresse ;
Et présente à ses yeux, un éternel plaisir.

VINGT-DEUX ans, une figure agréable, l'esprit orné, des talens dans la peinture, une sensibilité extrême ;

voilà les avantages que possédait Lorenzo ; ajoutez à cela, un bon cheval, cent louis dans sa valise, et des lettres de recommandation pour Zannubio, jeune artiste célèbre, de Rome : telle était la situation de notre héros, qui est sur la route de Vienne à Grenoble, côtoyant au printems les rives riantes et majestueuses du Rhône. Il quittait Paris n'ayant à regretter ni père, ni mère, ni parens ; car il avait été élevé par madame Derville, qui jusqu'alors avait gardé forcément le secret sur sa naissance. Il quittait donc la capitale, n'y laissant que sa mère adoptive, dont l'âge et la santé étaient tels qu'il espérait retourner dans ses bras maternels, lorsqu'il aurait acquis à la première école du monde assez de talent dans la peinture, pour faire hommage à sa bienfaitrice de

ses succès ; et lui rapporter la couronne due aux sacrifices qu'elle avait faits pour son éducation.

Tantôt son imagination agréablement bercée par une gloire future, plaçait son nom parmi les plus grands artistes, et c'était assez naturel : il allait admirer, étudier les chef-d'œuvres des Raphaël, des Michel-Ange, des Guerchin, d'Agasias. Etait-ce présomption ? orgueil ? Non : l'ame pure en contemplant un chef-d'œuvre des arts, est étrangère à deux sentimens, la jalousie et à la détraction ; elle se livre au contraire à l'admiration, et noblement émue, conçoit le hardi projet d'imiter, d'égaler et de surpasser.

Tantôt les montagnes du Dauphiné qui bordaient sa gauche, lui présentant de riches tapis que le soleil naissant commençait à verdir, sans

attaquer encore la neige qui couronnait leurs cîmes, portait son jeune esprit à admirer la nature et fortifiaient en lui son amour pour le grand maître de cet univers.

Tantôt ces pensées faisaient place à la gaieté naturelle de son âge, et Lorenzo, tout en fredonnant une ariette, bâtissait des châteaux en Espagne et rêvait le bonheur (1) : En un mot il ne regrettait rien et espérait tout. Dites-moi cher lecteur, est-

---

(1) Quel mot idéal !

Un marchand fort à son aise, ayant acquis un beau jardin, fit graver ces mots sur la porte : « Ce jardin sera pour celui qui prouvera qu'il est véritablement content : » s'y promenant un jour, il vit entrer un inconnu, qui l'ayant salué, lui demanda où était le maître. « C'est moi-même, dit le marchand, que désirez-vous de moi?—Prendre possession de ce jardin, répondit l'inconnu ; car personne n'est plus content et plus heureux

il un sort plus heureux? Que ces momens sont rares dans la vie! qu'ils sont courts! ô séduisante imagination, mère de la consolante espérance, c'est toi qui nous berce et qui nous conduit dans cette carrière épineuse d'une vie, que tant d'hommes abandonneraient sans ton secours : hélas! pourquoi ne répands-tu pas tes faveurs sur tous les malheureux.

Oui, rêver est la maladie
Qui frappe le genre humain :

---

que moi. — Mousieur, repliqua le marchand, vous êtes dans l'erreur ; si vous étiez pleinement satisfait, vous ne désireriez pas encore la possession de mon jardin.

Maupertuis, dans son traité du bonheur, représente les hommes comme accablés sous le poids de leurs maux. Selon lui, l'existence est un mal. Un homme d'esprit a dit de ce philosophe : « Maupertuis, en parlant du bonheur, paraît tenté de se pendre.

Et sans dormir, cette manie
Fait aspirer au lendemain.
L'amant rêve couleur de rose ;
Le plaisir berce l'opulent ;
Mais hélas ! est-il quelque chose
De réservé pour l'indigent

La nature, dit-on, n'a mis le désir avant la passion, que comme une ombre légère et nécessaire au tableau; ne l'a-t-elle pas mis aussi pour consoler l'esprit aigri du malheureux ? il se console sur la paille, quand il sait qu'un riche est encore dévoré de désirs au milieu de son palais.

Voyez au lever de l'aurore
Le pauvre fuyant le sommeil,
Crainte, besoins, tout le dévore
A l'instant même du réveil ;
Et son corps penché sur la terre,
Semble lui dire avec douleur:
Pour moi, plus marâtre que mère,
Tu t'abreuves de ma sueur.

Pourrait-il sans envie, applaudir l'opulence,
Si quelquefois, le sort n'eut repris la balance.

Ainsi donc Lorenzo, sans regrets, riche d'espérance, tenait la route de la Savoye, pour se rendre à Turin, delà à Rome : Que dis-je, sans regrets ? il en avait, mais le tems les avait effacés ; quatre ans s'étaient écoulés depuis que notre jeune voyageur avait perdu sa bien aimée : Quoi, Lorenzo avait déjà connu l'amour ? sans doute : vous riez lecteur ; eh ! qui de vous ne se rappelle que doux sentimens d'amour ne prennent souvent naissance dans les premiers jeux puériles de notre enfance : qui de vous, à huit ans, à neuf, n'a trouvé une compagne qu'il ne se soit plu d'appeler sa petite femme ?

Le dieu d'amour est comme la valeur,
Il n'attend pas le nombre des années :

Sitôt qu'il peut, il surprend notre cœur,
Et d'un doigt promt, trace nos destinées.

Oui, notre peintre élevé par madame Derville avait passé son enfance avec une nièce de cette Dame : ils étaient à-peu-près du même âge, et aux jeux de l'enfance avait bientôt succédé un sentiment plus tendre, qui cependant ne méritait pas le nom d'amour; car la jeune Derville, qui n'était connue que sous ce nom, et Lorenzo, n'avaient pu à cet âge sentir la différence qui existe entre l'amour et l'amitié; mais cette amitié avait été si forte, que lors du départ de mademoiselle Derville pour Naples, des larmes bien amères furent répandues de part et d'autre, et que Lorenzo même avait juré à sa jeune amie qu'il employerait tous les moyens possibles pour obtenir de la tante la permission d'aller en Italie faire ses der-

nières études : on voit que notre amoureux tient sa parole, et pour lui c'était le premier article de sa religion : on verra par la suite, combien ce point d'honneur si noble, si rare dans ce siècle, pensa lui coûter.

Il cheminait donc lentement, se livrant à la paresse de son cheval, pensant quelquefois à son amie d'enfance, espérant ou la retrouver, ou devinant qu'une autre lui ferait éprouver les sensations agréables que mademoiselle Derville avait autrefois fait naître chez lui : quelquefois, il l'oubliait pour se livrer à d'autres rêves. La brune, avant-coureur d'une belle nuit, commençait à voiler à ses yeux, les beautés de la nature, lorsque le son des cloches de la cathédrale de Grenoble, vint bruir à ses oreilles, et lui annoncer que la ville n'était pas très-éloignée : le bruit cesse ; le silence

de la nuit l'environne du respect religieux qui la suit..... parfois le chant des oiseaux venant seul l'interrompre, semble remercier la nature de leur avoir donné un beau jour ; le roucoulement de la tendre tourterelle souhaite le bon soir à son bien aimé. Lorenzo écoute..... son ame jouit et son cœur devine qu'il est aussi pour l'homme, des plaisirs qu'il ne connait pas encore..... Tout-à-coup des gémissemens viennent porter l'effroi dans cette ame attendrie... un moment de crainte suspend sa marche..... les cris redoublent, c'est la voix d'une femme..... Lorenzo est encore l'enfant de la nature, et comme par la même, elle n'est pas corrompue dans le cœur innocent et sensible, il s'avance armé de deux pistolets qui étaient à l'arçon de sa selle ; à peine a-t-il précipité le

pas de son coursier vers le lieu d'où partent les cris plaintifs, qu'il fait feu sur deux hommes qu'il peut encore distinguer, et qui menaçaient une femme de la mort : un cri nouveau se fait entendre, il est mêlé de blasphême : à ce cri succède le silence... Personne n'attaque Lorenzo..... il appelle : . . une voix douce s'écrie en sanglotant... qui que vous soyez, généreux défenseur ne m'abandonnez pas : ils sont partis les monstres ! Lorenzo s'avise d'un stratagême. Tant pire, s'écrie-t-il, j'ai vingt gendarmes qui me suivent; en même tems il recharge ses armes, il a l'air d'accélérer l'arrivée de sa prétendue escorte, s'écarte un peu de l'endroit où gémissait la victime, se porte aux environs, entend et distingue une chaise de poste qui s'éloigne au plus vîte. Il examine si personne ne l'en-

toure, puis revient : il descend de son cheval, l'attache à un arbre. Que voit-il? une femme liée à l'arbre voisin, qui est de l'autre côté du fossé qui borde la grande route... il veut aller à elle, et descendant dans le fossé, il foule à ses pieds un homme. Lorenzo reculant épouvanté lui met le bout de son pistolet sur la tête, en demandant qui il est. — Un vieillard trop faible et qui n'a pu sauver cette infortunée; délivrez-là et ensuite secourez-moi.

Lorenzo délie la femme qui tombe à ses genoux, il l'aide à se relever ; elle veut à son tour donner des secours au vieillard qui a failli être victime pour elle, une partie de ses vêtemens est déchirée pour étancher le sang de sa plaie : le pas de chevaux se fait entendre; c'étaient des postillons qui revenaient de la poste voi-

sine. Lorenzo réclame leur secours : le vieillard peut encore être mis sur le cheval de Lorenzo ; la jeune fille donne le bras à son défenseur et les postillons suivent leurs pas pour leur servir d'escorte , sûr d'une récompense, quand Rose dont ils connaissent la famille, a dit son nom.

Quelles réflexions pour Lorenzo jeune encore, et quel plaisir pour une ame aussi belle que la sienne! ils sont aux portes de Grenoble. Où vous conduire mademoiselle, dit Lorenzo, à à Rose, qui a peine revenue de sa frayeur avait gardé le silence, qu'elle n'avait interrompu que par ses pleurs et des gémissemens étouffés? Ah! Monsieur, chez mon père : c'est-là que vous jouirez de la douce satisfaction de rendre une fille chérie au sein de sa famille; que ce bon vieillard nous suive: moins heureux que vous,

il n'en a pas moins de droits à ma reconnaissance, à celle de mes parens et de tous ceux qui m'aiment.

CHAPITRE II.

Séjour à Grenoble — Reconnaissance d'une famille vertueuse — Rêve allégorique et moral.

Le sommeil va semant de roses et de lis,
Les rêves d'un bon cœur, d'une ame noble et pure :
Si par ses actions ses jours sont embellis,
La nuit l'est par les dons de la sage nature.

BIENTOT on est à la porte de M. Germance, père de Rose : on ne l'attendait pas ; son arrivée, ses larmes, ses vêtemens déchirés, le vieillard blessé, la vue d'un étranger, l'escorte des postillons, tout porte l'étonnement et l'effroi dans une famille qui touchait au terme heureux d'unir leur fille à un époux qu'elle adore.

Lorenzo s'empresse de rassurer

M. Germance, qui apprend de sa fille les obligations qu'elle lui a : peu de mots suffisent pour rendre le calme à cette famille respectable, et le vieillard blessé reçoit tous les soins, toutes les attentions les plus touchantes. Un chirurgien est appelé, il déclare que la blessure n'est pas dangereuse : on panse le malade, et le père de Rose le laisse se livrer au repos nécessaire en laissant auprès de lui une domestique en qui il a toute sa confiance, se promettant de la relever pendant la nuit.

Un logement est préparé pour Lorenzo, il veut envain se défendre, il est forcé d'accepter : cette maison doit être regardée comme la sienne, puisqu'il a prévu, détourné le malheur qui allait la remplir de deuil et d'affliction.

Les postillons sont généreusement récompensés, et la famille rassurée sur

l'évènement de Rose, fait mille questions à Lorenzo ; on frémit du danger, on est attendri, on lui fait répéter les détails, chaque détail fournit une question, et l'on apprend que Rose qui avait été passer deux jours avec une tante qui demeurait à une lieu de Grenoble, pour lui annoncer son mariage, a été enlevée sur la route dans un chemin de traverse qu'il fallait prendre, qu'envain elle avait été secourue par le vieillard blessé : son ravisseur lui était inconnu, mais on ne put soupçonner qu'un seul homme qui irrité du refus qu'on lui avait fait de lui accorder sa main, s'était souvent permis des menaces très-fortes; mais que l'on était loin de prévoir être exécutées. Cet homme était un jeune officier italien nommé Stéphano qui demeurait à Grenoble depuis un an, et qui avait autrefois

servi dans les guerres de Florence contre les ducs de Médicis.

M. Gernance étant remonté après le souper chez le vieillard, revint les les larmes aux yeux, assurer qu'il avait dormi d'un somme paisible pendant trois heures, et qu'il venait de se réveiller, se croyant en état de descendre, mais Gernance s'y était opposé; il lui portait d'autant plus d'intérêt qu'il avait reconnu dans cet étranger un homme qu'il respectait etchériss ait depuis longtems, et qu'il croyait mort, victime des plus grands malheurs. Interrogé par son épouse sur son nom, il lui fit un signe qui lui indiquait qu'il ne pouvait la satisfaire en ce moment. La compagnie se sépara pour goûter un repos nécessaire après une alarme aussi forte: Lorenzo fut conduit à son appartement par cette famille reconnaissante,

et se livra au sommeil, comblé de ses bénédictions. C'est dans ce moment que l'homme peut juger sainement sa conduite de la journée. Seul, livré à lui-même, il n'est interrogé que par sa conscience ; là, juge et criminel en même tems, il s'interroge et se répond. De quel défaut t'es-tu corrigé aujourd'hui ? Quel penchant vicieux as-tu combattu ? En quoi vaux-tu mieux ? Le vice s'intimidera quand il saura que tous les soirs, il est mis à la question. Est-il rien de plus louable, de plus utile que cette espèce d'inquisition ? Quel sommeil que celui qui succède à cette enquête ! qu'il est doux, tranquille, profond, lorsque l'ame a reçu des éloges, des réprimandes et des conseils; lorsque censeur de sa propre conduite, on a informé sans partialité contre soi ! « Voilà, dit Sénèque, une sanc-

tion de la magistrature que je me suis réservée : tous les jours je comparais à mon tribunal, et j'y plaide pour et contre Sénèque ; je fais de propos délibéré et de gré, ce que des circonstances fâcheuses font faire aux méchans et aux fous . . . Ah ! si j'y avais pensé ! je n'ai sçu ce que je disais . . . . Il ne fallait pas agir ainsi . . . . La belle occasion qui m'a échappé : » Oui, c'est à l'aide d'une longue expérience et de ces reproches réitérés, que l'homme devient meilleur ; alors nul intérêt à mentir, personne ne peut le faire rougir, il s'avoue donc qu'il a mal fait, ou il s'applaudit, si le souvenir d'une bonne action vient fermer sa paupière.

Alors la vérité venant offrir aux sages,
L'agréable tableau de leurs douces vertus,

Leur rend avec plaisir de consolans hommages:
La conscience encore ajoute à ces tributs
Tandis que la terreur exerçant sa puissance,
Sur le cœur du méchant vient en chasser la paix;
Pour lui, plus de repos, les cris de l'innocence,
En doublant sa frayeur, retraçent ses forfaits;
L'aurore amène envain une belle journée,
Rien ne peut adoucir sa triste destinée;
Tourmenté, déchiré, craignant tout, de ses jours
Un éternel remord, empoisonne le cours.
Non, non, jamais on ne me fera croire,
Que le méchant puisse un moment jouir,
Comment ses sens pourraient-ils s'assoupir;
Quand ses forfaits veillent dans sa mémoire?

Lorenzo le cœur satisfait, est déjà environné des ombres légères d'un doux sommeil, qui versa ses pavots sur la couche où reposait l'innocence, et sa conscience partage ce doux repos. Cependant il n'a pu sauver Rose sans avoir senti le prix d'être utile

à son semblable et sur-tout à une femme : ce souvenir le suit dans son sommeil, et son imagination agréablement flattée le promène dans un bois solitaire. Un temple majestueux s'offre à sa vue, une inscription le frappe, il lit :

La vertu rend heureux: Lorenzo, si tu l'aimes,
Couvres ceux qui sont nuds de tes vêtemens mêmes.
L'honnête homme toujours est fait pour secourir,
D'un cœur bon, noble et pur c'est le plus grand plaisir.

Les portes du temple s'ouvrent; un vieillard respectable se présente, son front est ombragé de cheveux blancs, des rides le sillonnent, et cependant le coloris de la jeunesse brille sur son visage; un feu céleste anime ses yeux : une longue barbe

vient sur sa poitrine s'ondoyer en flots argentés ; il tient en main un globe antique de cristal, d'où s'écoule un sable d'or. A cette vue Lorenzo saisi de respect, s'incline. — Je suis le tems, lui dit le vieillard, je passais quand aujourd'hui les ombres de la nuit couvraient la nature aux campagnes de Grenoble; j'ai vu ton courage, et je lui dois une récompense ; celle que je te réserve, c'est de m'arrêter un instant et de permettre à ta jeunesse de me dévancer : suis mes pas, et en peu de momens je te ferai connaître ce que c'est que la vie ; tu peux en ce jour puiser en ces lieux l'expérience après laquelle les hommes courrent et qu'ils n'acquièrent jamais, parce qu'ils ne veulent pas croire ceux qui les ont précédés. A ces mots, un disque de feu entoure le tems, et Lorenzo est

transporté dans le sanctuaire. Un autel sur lequel fume l'encens frappe ses regards ; une légende se présente dans les airs et sillonne la voûte du temple.

La vie, hélas ! n'est rien qu'un songe ;
Notre naissance est souvent un malheur ;
Et notre fin, sans doute, une douleur.
Vivre en vertus, est le seul doux mensonge.

Alors la foudre gronde, la voûte s'entrouve, les globes lumineux qui éclairent les cieux se trouvent rassemblés sur la tête de Lorenzo qui, saisi d'effroi et de respect, se prosterne : une voix forte fait entendre ces mots :

Oui c'est par la vertu que l'on peut être heureux!
Le regne des méchans, c'est l'éclat du tonnerre.
Tels ces feux exhalés de ces marais fangeux,
Ils reportent bientôt leurs poisons sur la terre.

Il faut laisser faire le tems,
Leur victoire n'est qu'éphémère :
Partout le régne des méchans
Ne sera qu'une ombre légère.
Douter qu'il soit un Dieu puissant
De qui nous tenons l'existence,
Ah! c'est d'un fol ou d'un méchant, (1)
Qui craint sa trop juste vengeance.
Voyez porter aux scélérats
Sur l'autel, une main impure.
Les vols et les assassinats
Ravagent alors la nature. (2)

---

(1) J'ai cru et je pense que ce vers n'est point défectueux, attendu qu'en prose même, on doit écrire fol, et non pas fou, quand la lettre initiale du mot qui le suit est une voyelle ou une *h* aspirée.

(2) Dans le temps que M. D'Arnaud était à la cour de Berlin, on s'entretenait un jour, chez le Roi, de métaphysique et de morale. « Pour M. Arnaud, dit Frédéric-le-Grand, c'est un homme qui a des principes, il croit en dieu. — Oui, Sire,

A cette voix, succède un calme général : Lorenzo ouvre les yeux, le tems lui donne la main. — Lève-toi, mon fils, et porte toute ton attention sur les tableaux mouvens qui vont se présenter à toi : chaque image a son revers. Aussitôt l'expérience se présente à lui, et lui présente un livre de gravures.

D'abord, c'est l'amour entouré des graces (1), qui conduisent une jeune fille parée des charmes de la beauté, et embellie par le coloris de la pudeur: la religion l'entoure, la modestie pose une couronne sur sa tête, et la chas-

---

oui, j'y crois. N'est-il pas nécessaire qu'il y ait un être au-dessus des Rois ?

(1) Le Dictionnaire de la Fable donne une mauvaise définition, c'est ce qui est cause que nos auteurs modernes les ont souvent mal placés.

teté soulève son voile ; elle élève sa main sur un autel et jure, devant l'éternel, à un jeune homme que conduit la sagesse et l'humanité, de l'aimer toujours et de ne jamais se séparer des aimables compagnes qui l'ont menée à l'autel ; Lorenzo lit au bas du tableau :

Si fidelle aux vertus, tu consacre ta vie
A les cherir, ton sort sera digne d'envie.

Tournez Lorenzo, dit le vieillard ;

Aglaée, *Thalie*, *Enphrosine*, c'est-à-dire *Brillan e*, *Fleur*, *Gaieté*. Elles étaient toujours auprès de Vénus : un voile ne devait couvrir leurs charmes, mais seulement des fleurs. Elles présidaient aux bienfaits, à la concorde, aux réjouissences, aux amours et à l'éloquence même. Elles étaient l'emblême sensible de tout ce qui peut rendre la vie agréable. On les peignait dansant et se tenant par la main ; on n'entrait dans leur temple que couronné de fleurs.

Lorenzo obéit. C'est une femme desséchée non par l'âge, mais par les chagrins, dont le sein est déchiré par des serpens, soutenue par la coquetterie et la volupté ; elle est près d'un homme qui vient de se tuer : une foule de jeunes gens et de bachantes la fuyent en dansant. . . . Lorenzo lit : . . ,

Hélas! j'osai trahir mon époux, mes sermens,
La mort seule pourra calmer tous mes tourmens

Un nouveau tableau succède : c'est une mère heureuse des fruits de sa fécondité. Des jeunes enfans folâtrent à ses pieds ; un posé sur ses bras, va puiser sur son sein les sources de la vie et pomper les sucs de la piété filiale ; un vieillard, soutenu par un jeune homme, sourit à ce tableau qu'il lui montre. Lorenzo, lit :

Autrefois je reçus ces bienfaits de ma mère ;
A mon tour, je les dois à mes jeunes enfans,
Qu'ils deviennent un jour bons et reconnaissans
Et j'aurai sçu trouver le bonheur sur la terre.

Cette image fixe le cœur sensible du jeune initié ; son ame se délecte un moment, et il oublie qu'il est privé du plaisir de connaître les auteurs de ses jours : hélas ! sont-ils coupables ? ou l'infortune les a-t-elle forcés à mépriser les plus saints des devoirs ? Il quitte avec regret ce tableau, et sa main tourne lentement la page.

Ce sont des jeunes gens que l'on conduit à la mort, un peuple nombreux les suit en applaudissant à leur condamnation ; un homme âgé se présente sur leur chemin : à sa vue l'un d'eux fait des efforts pour se dégager des fers qui le retiennent et veut fondre sur lui ; l'autre semble

lui dire en lui montrant l'échaffaud:

Père dénaturé, contemple les abymes,
Où ta coupable main, nous a précipités,
Nos crimes, nos forfaits, qui les a donc dictés?
Tes vices, ta conduite, et nous sommes victimes!

L'ame de Lorenzo est affligée, des larmes s'échappent de ses yeux, et bientôt son cœur va leur accorder une indulgente et coupable pitié. Son guide s'en apperçoit, et la feuille change aussitôt.

Ici c'est un ministre des saints autels, à la tête d'un peuple nombreux qui porte des secours à une maison qui est la proie d'un incendie (1). Tout

(1) En 1781, M. d'Apchon, archevêque d'Ausch, apprend que le feu embrâse et dévore une maison dans sa ville épiscopale; il sort soudain de son palais et se transporte au lieu de l'incendie, pour

a été sauvé hors un enfant en bas âge. Certain de périr, personne n'ose sacrifier sa vie : le ministre seul s'élance, disparaît parmi les tourbillons de flamme et de fumée. Les spectateurs saisis d'effroi, n'osent pas même adresser des vœux au ciel,

---

ordonner les secours nécessaires, pour soulager les malheureux : on lui dit qu'un enfant est resté dans une chambre que le feu environne. Le vertueux prélat crie à haute voix : *deux mille francs à celui qui le sauve ;* personne n'ose affronter le danger. *Mille écus*, s'écrie-t-il avec transport ; et un moment après, plus vivement encore : *douze cents livres de rente !* mais personne n'osant tenter l'entreprise, l'intrépide archevêque déchire sa soutane, et lui-même s'élançant à travers les flammes, va chercher l'infortunée victime et l'a rapporte vivante. Il y a plus, portant au comble la grandeur d'ame et la générosité, ce digne apôtre de la religion et de l'humanité, a placé sur la tête de cet enfant les 1200 liv. de rente.

tant ils sont sûrs que le pasteur est une victime de plus ; mais bientôt il sort et l'enfant est sauvé.

De la religion, tels sont les vrais élans ;
Elle porte sans cesse un secours salutaire.
Elle veille sur nous, comme une tendre mère
Qui toute entière veille au soin de ses enfans.

Ici point de revers, dit le tems, les ministres du grand maître, qui s'écartent du chemin de la vertu, sont réprouvés par lui, et ne méritent pas ce nom ; en prononçant ces mots, il touche le livre qui n'offre plus qu'un seul tableau.

C'est le monde assis sur un char triomphal : l'ambition l'accompagne, l'irréligion, la volupté, la haine, l'envie, la vengeance, la prodigalité et l'affreux égoïsme, suivi de l'infâme ingratitude, lui présentent des couronnes d'or enrichies de diamans ; mais la décence, l'humanité, la franchise, la reconnaissance au doux sou-

rire, et les yeux mouillés de larmes de joie et de sensibilité, l'amour enfin entouré des graces et de la pudeur lui présentent des fleurs; les arts, les muses et l'agriculture lui offrent des palmes, et la vérité lui offre son miroir : Lorenzo, aidé par son vénérable guide, comprend facilement cette allégorie. Le tableau s'est effacé, un nuage de feu couvre le livre et l'oracle se fait entendre.

Dans ce tableau trop réel et mobile,
Le vice est peint avec quelques attraits ;
Qui veut couler ses jours dans un repos tranquille,
Doit savoir discerner ses traits.
L'amour, l'avarice et la crainte
Tiennent bien des cœurs enchaînés ;
Il n'est point de mortels qui n'en souffrent atteinte ;
Et l'esprit et le cœur, par eux sont enchaînés.
Les vertus, diras-tu, sont en égale sommes !
Soit que l'on veille ou que l'on dorme

Les passions au cœur font entendre leurs voix ;
Mais malheur à celui qui rampe sous leurs lois.
Laissez, pour être heureux, après cette fortune,
Courir tant d'insensés mortels ;
Et n'allez pas grossir cette foule importune,
Que sans cesse l'on voit aux pieds de ses autels.
Plus la fotrune rit et nous paraît propice,
Plus il faut redouter les coups de son caprice.
Usons modérément de ses dons peu certains,
Qui souvent malgré nous s'échappent de nos mains.
N'enflons point notre cœur de l'espoir inutile,
Qu'elle rende, pour nous, sa faveur immobile;
L'inconstante, se plaît dans ses promps roulemens,
D'étaler aux mortels de subits changemens.
Chaque jour elle change et d'acteurs et de scène,
Et promène en tous lieux sa faveur incertaine.
Rien ne peut la fixer ; le mérite, l'honneur,
La naissance, les biens, la vertu, la grandeur,
Sans nul discernement tout cède à sa puissance,
Et rien n'est plus constant que sa propre inconstance.
Ses dons sont des écueils que présente le sort,
Le sage en louvoyant peut seule entrer au port,
Tel le nautonier, pendant une tourmente,

Brave tous les dangers sans montrer d'épouvante.

Le sage cependant ne la rebute pas ;
Si son humeur la porte à lui tendre les bras,
Il ne dédaigne point ses utiles caresses ;
Il croit qu'il est permis d'accepter ses largesses;
Que tout sage qu'il est, il ne doit point rougir
D'être bien avec elle, et d'en pouvoir jouir ;
Mais lorsqu'il apperçoit qu'elle ébranle son aile
Pour porter autre part une faveur nouvelle,
Tout prêt d'abandonner ce qu'il tient de sa main,
Il fait de sa vertu son unique soutien ;
Et dans le souvenir de ses vertus passées,
Trouve toujours l'oubli des faveurs délaissées.
Que faut-il donc, pour la félicité?
S'étudier, chercher la vérité :
Les vertus et les arts, seuls suffisent aux sages,
L'amour du bien, du vrai, du beau,
Leur prépare une vie exempte des orages,
Et l'espoir consolant, va les suivre au tombeau.

A peine l'oracle a-t-il fini, que le vieillard lui dit : — Mon fils, tu as commencé ta carrière par une action louable, et c'est ce qui t'a mérité la

faveur de l'éternel : profite de ce que tu as vu, de ce que tu as entendu ; ne pense pas que le bonheur soit réservé aux hommes sans quelques entraves. Des malheurs t'attendent, ton extrême sensibilité les appellera : l'amour et l'honneur, poussés à l'excès, te préparent bien des maux ; mais ils auront un terme, et les plus beaux présens des Dieux te sont réservés, une épouse vertueuse et un véritable ami.

Avant de te quitter, prends ces tablettes sur lesquelles j'ai tracé moi-même des leçons utiles, qu'elles soient ton guide. Le tems a dit, et soufflant sur Lorenzo, disparaît. Lorenzo goûte un sommeil paisible qui n'est interrompu que par M. Germance qui vient savoir de ses nouvelles, et lui annoncer que l'autre étranger va beaucoup mieux ; mais Rose a une légère fièvre qui la force de garder le lit.

CHAPITRE III.

Quel est le vieillard sauvé par Lorenzo. — Amitié nouvelle. — Mariage de Rose. — Départ de nos voyageurs. — Confidences et mystères.

Quand l'amour et l'hymen unissent nos destins,
On attend le bonheur qui berce les humains.
C'est encore une erreur; mais quand la vertu lie,
On peut alors jurer d'aimer toute la vie.

A peine Germance est-il sorti que Lorenzo s'habille, et tout occupé de son rêve, pouvant à peine se persuader que ce ne soit pas une réalité, il cherche ses tablettes. Tel un avare que la fortune a comblé de ses faveurs dans un sommeil excité, appelé par ses désirs journaliers, à son réveil il

vole vers les nouveaux dons de la fortune, qui ne lui a préparé qu'un regret de plus. Lorenzo voit son erreur et sourit de la perte imaginaire qu'il a faite, et s'en dédommage en se promettant de conserver un utile souvenir des images qui ont frappé ses esprits ; il descend, et après avoir été saluer monsieur et madame Gernance, il obtient la permission de voir Rose : les charmes de cette intéressante fille doublèrent le plaisir qu'il ressentit de l'avoir sauvée du danger qui menaçait sa vie ou son honneur : à peine était-il entré, à peine avait-il reçu les nouveaux remercîmens de mademoiselle Gernance, qu'un jeune homme conduit par le père se précipite dans ses bras, lui prodigue les noms les plus chers, et lui voue une amitié éternelle : c'était l'amant de Rose ; Belval méri-

tait par sa tournure, ses mœurs et ses talens le cœur et la main de celle qu'il adorait, et nos deux jeunes gens éprouvèrent réciproquement ce penchant qui forme la véritable amitié.

Lorenzo demanda à voir le blessé : courageux jeune homme, lui dit Gernance, j'ai prévu votre désir, il est naturel d'aimer à jouir de la présence de ceux à qui l'on a été utile : j'ai donné l'ordre que l'on servit le déjeuner dans son appartement, le chirurgien ayant assuré qu'il pourrait se lever demain ; ainsi nous passerons la journée avec lui, espérant que ma fille sera en état de venir cet après dîner.

On passa donc chez Philippe, c'était le nom du malade : cet homme vénérable, voyant Lorenzo s'approcher de son lit pour s'informer de sa santé, se leva à moitié et le serra dans

ses bras : bon jeune homme, lui dit-il, je vous dois la vie; mais ce n'est pas tant pour ce service que je vous presse avec délice sur mon sein ; accablé des maux de la vie, la religion et l'espoir de retrouver un fils, un épouse que j'ai perdus, peut-être pour toujours, m'ont empêché d'y mettre un terme... des larmes viennent inonder sa figure encore belle. M. Germance s'approche, lui parle bas. Philippe lui serre la main en s'écriant: oui mon ami, tu me fus toujours fidèle et le bonheur de t'avoir rencontré adoucit mes maux. Lorenzo est frappé de ces mots, il le contemple..... Ses traits lui semblent connus... il les cherche... est-ce une illusion..... encore un rêve. Il croit voir le temple, le vieillard qui l'a guidé dans le sanctuaire : aussitôt il se rapproche du lit, entraîné par un mou-

vement involontaire, lui prend les mains, les serre avec respect et attendrissement... ô vieillesse quels sentimens n'inspire-tu pas aux ames délicates et sensibles ! la vieillesse d'un être vertueux est l'époque ou l'homme a acquis la majesté de son être.

Jeunesse est source qui j'aillit,
Dont l'eau n'a pas encore de lit ;
Vieillesse est l'eau
D'un clair ruisseau,
Dont les flots sont tranquilles.
L'olivier naît,
Croit et se plaît
Sur les rives fertiles ;
Sous les traits de l'humanité,
Quand l'art peint la divinité,
Dans ce tableau,
Son fier pinceau
Arme du foudre redoutable,
Le bras d'un vieillard vénérable
Honneur à l'âge où notre front,

De cheveux blancs s'ombrage ;
C'est l'heureux port où nos cœurs sont
A l'abri du naufrage.

Quelques jours suffirent à Lorenzo pour aimer Philippe, que M. Germance traitait avec un respect peu ordinaire entre deux hommes qui paraissaient être égaux. Il allait aussi en Italie, non pour cultiver les arts, quoiqu'il les possédât tous. Ce goût et ces connaissances attachèrent Lorenzo, qu'il se plaisait à nommer son fils. Philippe dont la mise était fort simple n'avait pas paru riche à notre jeune héros, et il s'était proposé de partager avec lui sa petite fortune ; mais deux jours après l'accident, un domestique vint trouver Philippe et resta à son service. Le vieillard voulut connaître le nom de celui que l'on présumait être le ravisseur de

Rose : celui de Stéphano le frappa et le fit reculer d'horreur : je le connais, dit-il, heureuse famille, quel malheur s'il fut devenu l'époux de votre fille! mais je dois mettre un terme à ses persécutions, soyez désormais tranquille sur ses démarches; je vous jure sur l'honneur qu'il ne sera pas tenté de renouveler un pareil forfait. Il se fit apporter du papier, demanda Fabricio, son domestique, et écrivit un billet en ces termes.

» *Sthéphano, je suis à Grenoble,*
» *votre dernier crime m'est connu.*
» *Je vous assigne à quatre mois,*
» *sous la voûte, à côté de l'Orient;*
» *obéissance et l'on peut vous par-*
» *donner : refus, vengeance.*

Il tira de son sein un sceau particulier attaché par un léger ruban, et l'y apposa sans signature, puis il donna cette lettre à Fabricio avec

Les graces, la fortune et l'amour avaient relevé ses attraits par une toilette élégante, mais décente et riche. Parmi les dons de Flore qui se jouaient dans sa blonde chevelure, se mêlait l'éclat des diamans; l'amour sourit en la voyant si belle, et Vénus en frémit.

Déjà elle touchait aux portes du temple, lorsque des gémissemens, des cris douloureux frappent son oreille: elle entend bientôt distinctement ces mots: — O mon épouse, ô mes enfans! qu'allez-vous devenir? je suis votre seul appui, une prison..... une prison, hélas! peut-être éternelle !..... Le cœur de Rose est ému, l'amour qui l'occupait fait place à la douce pitié; peut-elle voir un malheureux, quand les portes du bonheur s'ouvrent pour elle?.... Un vieillard poursuivit par les satellites d'un

créancier inflexible, tombe à ses pieds. Son époux s'empresse de le relever, écoute le récit de ses peines, et s'assure que le malheur et non l'inconduite a préparé les maux qui vont accabler ce malheureux; à peine la sensible Rose, a-t-elle acquis cette certitude, que détachant ses diamans, elle les remet à l'huissier, qui quoique bien payé, lâche sa proie, encore avec regret ; puis regardant son ami, cet ange bienfaisant lui dit : suis-je moins belle à tes yeux ?.. Son amant est muet, des larmes bien douces s'échappent de sa paupière, un sourire est sa seule réponse, car sa bouche ne peut rendre le sentiment délicieux qui l'affecte; mais son cœur sent, et soulevant sa maîtresse, il la presse contre son sein, la porte dans le sanctuaire, la dépose au pied de l'autel, où l'éternel reçoit le serment

qu'il fait de la rendre heureuse à jamais. Le ministre instruit de ce trait d'humanité et de bienfaisance partage l'enthousiasme religieux des assistans et invoquant le très-haut, donne la bénédiction nuptiale. Ah ! Lorenzo, quel moment pour toi, pour cette ame que la nature créa si sensible ; et dans l'yvresse que t'inspire ce tableau, ton esprit se reporte vers celui que l'expérience t'a présenté, et levant tes yeux sur le bon Philippe tu sens ta main serrée par la sienne. — Bien mon fils, vous êtes digne de rencontrer un jour, une telle épouse.

O bienfaisance, tes charmes sont si purs, tes plaisirs si vrais, que je trouve à placer avec satisfaction, quelques pensées de Sénèque.

« La bienfaisance est-elle votre vertu? vous obligeriez encore sans

l'espoir de trouver un homme reconnaissant. La valeur de la chose donnée n'aurait pas toujours le prix du bienfait.

Il y a des bienfaits qui doivent être secrets, ce sont ceux qui secourent; il y en a qui doivent être publiés, ce sont ceux qui honorent.

Les services les plus importans sont ignorés. Le secret et le silence sont les conditions d'un pacte entre le bienfaiteur délicat et son obligé, et ces conditions sont également sacrées pour tous deux. Le bienfaiteur peut dire : si vous parlez, vous serez un ingrat; l'obligé : s'il vous échappe un mot indiscret, vous m'aurez desservi.

Placez vos bienfaits avec choix : le manque de reconnaissance et le vice d'un autre; le manque de jugement est le vôtre.

N'acceptez le bienfait que de celui à qui vous accorderiez les droits sacrés de l'amitié.

Les vœux de l'homme reconnaissant qui ne peut s'acquitter d'un bienfait, transfèrent sa dette aux dieux.

» Que vous rapportera le bienfait? toujours le souvenir d'une bonne action. »

Qui peut peindre la félicité de ces deux époux? la journée est consacrée aux fêtes. Lorenzo pour se livrer sans distraction à sa sensibilité, cherche un moment la solitude, invoque les dieux de la poésie pour éterniser, s'il le peut, ce noble trait d'une pitié touchante. Ah! Rose, s'écrie-t-il, ce trait gravé dans ma mémoire m'a fait connaître le prix de la bienfaisance, il est de ceux que les muses doivent immortaliser: permets à mon faible pni-

ceau de le retracer, et sous le voile allégorique de la fable, de communiquer à la jeunesse le désir d'une vertu qui n'est pas rare dans ton sexe et qui en est le plus bel appage : son ame est électrisée, peu de tems lui suffit ; il rejoint la commpagnie, il demande à présenter son bouquet à la mariée, et lit haut la fable suivante :

LA ROSE, LES FOURMIS ET L'ENFANT,

Riche, du fond de ton palais,
Peux-tu voir souvent l'infortune,
Te tendre une main importune ?
Je ne t'imiterai jamais !
Oui donner, selon moi, vaut plus qu'une couronne ;
Les cœurs purs en sont satisfaits ;
Mais il faut que la main qui donne,
Sache ajouter encore à ses bienfaits.

Une rose venait d'éclore ,
On allait la nommer la Reine du jardin ;
Mais saudain renonçant à ce brillant destin,
Ce chef-d'œuvre de Flore ,
S'agite , se secoue , et perd feuilles et fleurs,
Plus de parure : adieu flatteurs !
Adieu les noms de Merveille , de Reine !
Oui , mais tout auprès du rosier ,
Maintes fourmis de s'écrier ;
Qu'elle est bonne ! qu'elle est humaine !
Sans elles , nous perdions notre pauvre logis.
Et c'était vrai ! la rose éparpillée ;
Ne s'était ainsi dépouillée ,
Que pour cacher sous ses légers débris ,
L'asile des fourmis.
Un enfant le cherchait, et voulait le détruire.
Il ne put le trouver. Rose sut l'éconduire ,
En préférant un acte de bonté
A l'encens qu'on aurait offert à sa beauté ,
Femmes , sexe enchanteur , vous dont l'ame sensible
Connait bien le chemin du cœur ,
Qu'il est affreux ! qu'il est dur et pénible ;
De vous voir rejetter les plaintes du malheur ;
Les peines de la vie ,

Doivent rapprocher les mortels !
Fut-on laide ! fut-on jolie !
Une belle ame a des autels. (1)

---

(1) De toutes les contrées de la terre, la France était celle qui s'honorait le plus de cette vertu sublime, l'humanité. Jusqu'aux défauts des riches tout servait le pauvre.

Le luxe de la noblesse était l'ame du commerce, leur orgueil le pain des lettres et des artistes, et souvent leurs vertus répandant des bienfaits sur les paroisses et sur les hospices, soulageaient dans les hivers rigoureux la classe indigente du peuple. L'opulence des abbayes maintenant une juste et nécessaire égalité dans les campagnes, et en employant les bras du vieux comme du jeune campaguard, soulageait et adoucissait les derniers jours de l'un, offrait aux autres une ressource contre les vices de la jeunesse, de l'oisiveté; et enfin portant l'abondance dans les campagnes, empêchait la cherté des denrées pour l'habitant des villes. Aujourd'hui la plu-

Tout le monde applaudit et fit l'application: hommage bien dû à la jolie mariée, actuellement madame Belval. Trois jours furent consacrés aux plaisirs qui ne furent interrompus que par le regret mutuel de se séparer. Philippe quittait peu M. Gernance, et passa plusieurs heures enfermé avec lui dans son cabinet. La veille du départ il eut un entretien particulier avec Lorenzo.

Mon fils, lui dit-il : permettez à la

---

part de nos riches, encore étonnés d'avoir pu le devenir, avides de désirs, petits et crapuleux, ayant peu de confiance dans l'avenir, l'ame rétrécie par la crainte, l'étendue des idées limitée par l'ignorance, ménagent avec soin ce que l'audace ou le hazard leur a fait prendre,

tendre sollicittude que j'ai pour vous, une seule question : deux hommes comme nous, qui ont eu le bonheur de trouver l'occasion de faire une bonne action et qui ne l'ont pas laissé échapper, au risque de leur vie, se connaissent assez pour s'estimer et s'aimer toute la vie : je vous dois le peu de jours que j'ai à vivre, je vous les consacre : je vous dois mes conseils; dans toutes les circonstances vous les trouverez, je serai pour vous un génie tutélaire, si le malheur cesse de me persécuter, et si je réussis dans le grand projet que j'ai formé ; mais ce n'est pas assez, et sans vouloir vous faire rompre le silence que vous avez gardé jusqu'à présent, sur votre famille, j'oserai vous demander si la fortune vous permet de vous livrer entièrement aux arts, sans craindre les entraves qu'une écono-

mie forcée entraîne toujours avec elle: en vous demandant votre confiance, je sais y mettre des bornes, d'autant plus que je ne puis vous payer d'un pareil retour; vous saurez sans doute un jour qui je suis; mais en ce moment, je ne puis vous rendre dépositaire d'un secret qui vous serait inutile, et dont la révélation peut nonseulement me coûter la vie, mais aussi à des personnes qui me sont bien chères, et dont je suis séparé peut-être à jamais: ainsi ouvrez moi votre cœur; quant à la fortune, la mienne sera la vôtre, et elle peut suffire à vous rendre heureux, si vous êtes modéré dans vos désirs. Car, comme le dit Sénèque. « Je ne m'apperçois de la pauvreté que par l'absence des soins que la richesse entraîne..... Quand les sermens furent-ils respectés? Ce fut au tems où

l'on jurait par des dieux d'argile..... Lequel des deux estimerais-je davantange, ou de celui qui sait vivre d'un morceau de pain, ou de César qui dépense en un souper cent millions de sesterces ?..... Tout se fait à tems. C'est l'orsqu' *Apicius* donne aux citoyens des leçons publiques de gourmandises, que les philosophes sont chassés de Rome..... Apicius se trouve indigent avec dix millions de sesterces et se tue. Peu de chose suffit à la nature; rien ne suffit à la cupidité. La nature a rendu facile ce qu'elle a rendu nécessaire.

Mon père, dit Lorenzo, vos vertus me commandent un respect et une douce confiance, et je vais payer avec plaisir, à la tendresse que vous me témoignez, le tribut que je lui dois.

Madame Derville, femme respectable et séparée d'un époux qu'elle

adore et qu'elle croit mort, par des événemens que je suppose avoir été bien terribles, car je l'ai surprise cent fois les larmes aux yeux, a été privée d'un fils, seul gage de cet hymen, au moment de sa naissance : ce fils lui a été enlevé par des sbirres masqués : elle-même fut privée de sa liberté par ordre du gouvernement dont le chef était son plus violent ennemi, quoique son parent.... — Savez-vous mon fils quel pays elle habitait. — Florence. — Florence ! s'écrie Philippe, Florence. Après, continuez : — Elle fut sauvée, et tirée de sa prison, par un ami de son époux, qui le croyait mort également. — Le nom de cet ami? — Je l'ignore. Philippe soupira : continuez cher Lorenzo. — Madame Derville se réfugia à Naples : il y avait déjà quatre mois qu'elle y vivait ignorée de tout le

monde, et à l'abri des persécutions de ses ennemis, lorsque rentrant chez elle un soir, elle entendit près de sa porte des cris bien-faibles, elle ose surmonter les premiers instans d'une crainte bien naturelle: elle s'approche, se baisse, et voit un enfant dans un berceau, elle frappe chez elle, appelle une seule domestique qui ne l'avait pas abandonnée dans ses malheurs, et lui remet le dépôt que le ciel semble avoir voulu confier à son ame bienfaisante : cet enfant..... — Eh bien, mon jeune ami? — Vous le voyez ; — Vous ! ah ! que j'ai bien fait de te nommer mon fils, oui tu me tiendras lieu de celui que le crime m'a enlevé... Mais pardonnez, Lorenzo ce langage.... Ah ! si vous saviez, le mien était aussi au berceau, quand je succombai sous les coups des assassins... Si le ciel... mais non je

m'abuse, continuez cher Lorenzo. -- Elevé par elle, comblé de ses bienfaits, j'ai passé pour son fils, jusqu'au moment de mon départ. Voilà tout ce que je puis dire. — Rien ne peut vour fournir des indices pour vous servir à reconnaître un jour vos parens? — Non, mon père. Ici Philippe soupira, et garda le silence pendant quelque tems. Allons, reprit-il, espérez tout du ciel! je veillerai sans cesse sur vous, je serai vôtre guide, et si un jour les hommes cessent de me persécuter, vous n'aurez point à regretter de n'avoir pas connu les bienfaits de la tendresse paternelle. Ils se séparèrent, et Philippe donna à son domestique les ordres du départ pour le lendemain.

CHAPITRE IV.

Départ. — Voyage au Mont-Saint-Bernard. — Lorenzo pense perdre la vie. — Une légère confidence de Philippe. — Passage du Rève fait à Grenoble, qui se réalise. Évènement tragique. — Arrivée à Rome.

Aux yeux du libertin offrir de la morale,
C'est lire au criminel la sentence fatale ;
Pour lui la vérité, n'est qu'un faible miroir,
Qu'il brise sur le champ, de crainte de s'y voir.

Le lendemain matin le bruit d'une chaise de poste se fit entendre sous les fenêtres de la chambre où couchait Lorenzo : il se lève et voit Fabricio,

domestique de Philippe, qui l'accompagnait. Fabricio monte chez lui, lui demande son porte-manteau, et lui dit que son maître voyagera à petites journées, que la chaise était pour eux deux, et que lui Fabricio monterait son cheval. Bientôt Lorenzo a rejoint Philippe : ils font leurs adieux à la famille Germance. A peine Lorenzo a-t-il embrassé madame Belval, que son époux lui remet un médaillon fermé des deux côtés et attaché à une chaîne. Lorenzo l'ouvre et voit avec délice les portraits de Rose et de Belval ; au bas était écrit ces mots : *ne nous oubliez jamais*. Madame Belval le reprend de ses mains, et en-t'rouvrant la chaîne la place à l'entour de son col. Lorenzo, sensible à ces marques d'une juste reconnaissance, jure de ne s'en séparer jamais, et entraîné par Philippe, monte dans la

chaise que cette famille intéressante ne perd de vue qu'avec regret.

Nos voyageurs marchaient à petites journées : au bout de trois heures, Philippe prévint Lorenzo, en lui demandant son consentement, qu'il s'éloignerait de la route pour prendre par le Mont St.-Bernard, où il devait rester quelques jours pour des affaires importantes ; c'était offrir à notre jeune homme un point de curiosité ; il y consentit avec plaisir. La réserve de Philippe avec lui ne lui donnait aucun ombrage : ses actions, ses paroles annonçaient un homme extraordinaire ; mais un homme vertueux, un sage.

Déjà ils avaient dépassé la capitale de la Savoye, et ayant passé la Tarentaise, ils atteignaient les frontières de la Suisse : un accident arrivé à la chaise les força à s'arrêter dans une

chaumière au pied du Mont St.-Bernard : le lendemain, laissant leurs voitures chez les hôtes hospitaliers qui les avaient reçus, et qui étaient parens de Fabricio, ils se mirent tous trois en route, et à pied, pour gagner l'Hermitage ou plutôt l'hospice de St.-Bernard. Le printems commençait à verdir la première pente de cette montagne ; mais au bout d'une heure de marche le froid se fit sentir: le tems se couvrit, un vent impérieux chassant la neige qui couvre encore la moitié de cette montagne, le force de gravir à tâtons ; il devient aussi dangereux de redescendre que de continuer: Philippe indique à Lorenzo un abri sûr, ils s'y réfugient ; mais quelle est la surprise de Lorenzo quand pouvant examiner son père adoptif, il voit en lui, non un vieillard, mais un homme de cinquante ans tout

au plus, ses cheveux blancs étaient disparus et remplacés par une belle chevelure brune, ses sourcils étaient de même couleur : il reste muet, n'ose en croire ses yeux ; Fabricio a vu l'étonnement de Lorenzo, parle bas à son maître. Philippe sourit... Mon ami, dit-il à Lorenzo : si cet évènement dont vous aurez l'explication avant deux mois, m'arrivait en Italie devant certains italiens, je serais perdu, ou la nécessité me forcerait à les sacrifier à ma sûreté ; mais devant vous, mon fils, je ne crains rien ; ne m'interrogez point sur cet évènement, et si votre esprit était capable de penser un moment, mal de moi, la réception que l'on me fera au monastère, suffira pour lever tout ces doutes; mais non, mon fils, ne veut pas se préparer un remord, en soupçonnant.... Soupçonner, reprit Lorenzo, celui qui ex-

posa sa vie pour sauver l'innocence et la vertu... Non, jamais. -- A ces mots Philippe le serre entre ses bras. Le tems semble se calmer, on repart ; mais Lorenzo marche en avant, et au bout de deux heures, n'entendant pas les cris de Philippe et de Fabricio, il est surpris par une avalanges qui le fait disparaître aux yeux de ses deux compagnons. Lorenzo n'est point entraîné dans la chûte, mais on l'ignore : suffoqué, ne pouvant se servir de ses membres, il croit avoir atteint sa dernière heure : cependant quelques branches d'arbustes qui l'avaient retenu dans la chûte, forme un berceau audessus de sa tête et retiennent la pesanteur de la neige : deux heures s'écoulent dans cette angoisse mortelle, et Lorenzo entend des aboiemens .... Bientôt il croit sentir des mouvemens précipités audessus et autour de lui...

il a entendu des voix d'homme . . . . Son nom même a frappé au travers de son cercueil . . . Il ne se trompe point, et bientôt il est dans les bras de Philippe qui l'inonde de ses larmes, et enveloppé de chauds vêtemens que lui donnent des moines qui lui font prendre des cordiaux, et ensuite le portent sur leurs bras jusqu'au monastère, où les soins les plus attentifs lui sont prodigués.

Profanes, contemplés dans ces lieux tutélaires,
Où la vertu s'enferme et se dérobe au jour ;
L'esprit religieux, guidant ces solitaires ;
Philosophes nouveaux, venez à votre tour,
Par un tel dévouement, reclamer cet empire,
Que voudrait usurper votre injuste délire.

Le Mont St.-Bernard, dit le Grand, est situé entre le valais et le val d'Aoste, à la source de la Drance qui tombe dans le Rhône, et de la Doria, qui grossit le Pô : Ce mont portait autre-

fois le nom d'Alpes Pennines ou de mont de Jupiter, d'où l'on a fait dans la suite le nom de Montjou, *mons Jovis*, à cause d'une idole nommée *Jupiter Penninus*, qu'on y adorait dans le temps du paganisme : quelques siècles après l'introduction du christianisme, on lui a donné le nom de St.-Bernard, à cause d'un St-Prêtre de ce nom, natif du val d'Aoste, qui avait abattu l'idole et fondé un couvent pour loger les pauvres voyageurs. Telle est l'origine de cet hospice où des religieux reçoivent tous les voyageurs de quelque état ou religion qu'ils soient. Ils les logent et les nourissent gratis pendant trois jours.

La fondation de cet hospice est faussement attribuée à St.-Bernard, de Menton dans le pays Genevois; il naquit au mois de juin 923, et mourut le 23 mai 1008, âgé de 35 ans;

car un évêque de Lausanne, nommé Hartman, en avait été aumônier en 850.

Quelques uns de ces sublimes solitaires gravissent les pyramides de granit qui bordent le chemin, pour y découvrir un convoi dans la détresse, et pour répondre aux cris de secours; d'autres fraient le sentier enseveli sous la neige fraîchement tombée, au risque de se perdre eux-mêmes dans les précipices. Tous bravent le froid, les avalanges, le danger de s'égarer; presque aveuglés par les tourbillons de neige, ils se traînent quelquefois de précipices en précipices, prêtant une oreille attentive au moindre bruit qui leur rappelle la voix humaine. Leur intrépidité égale leur vigilance. Aucun malheureux ne les appelle inutilement. Ils le raniment agonisant de froid et de terreur, ils le trans-

portent sur leurs bras, tandis que leurs pieds glissent sur la glace, ou s'enfoncent dans la neige ; voilà leur ministère. Leur sollicitude veille sur l'humanité dans ces lieux maudits de la nature, où ils présentent le spectacle habituel d'un héroïsme qui ne sera jamais chanté par nos flatteurs.

De grands chiens sont les compagnons intelligens des courses de leurs maîtres : ces dogues bienfaisans vont à la piste des malheureux ; ils devancent les guides, le deviennent souvent eux-mêmes : à la voix de ces auxiliaires, le voyageur transi reprend de l'espérance, il suit leurs vestiges toujours sûrs : lorsque les chûtes de neige aussi promptes que l'éclair engloutissent un passager, les dogues le découvrent sous l'abyme, ils y conduisent les religieux qui retirent le cadavre, ou portent, s'il en

est tems encore, des secours aux malheureux.

S'il meurt quelqu'un en ce lieu, ils ne l'enterrent pas, mais ils le mettent dans une chapelle qui est loin du monastère, au milieu d'une glacière, où les corps se gardent longtems sans se corrompre, à cause de l'excès du froid qu'il y fait.

Ces bons pères eurent bientôt rappelé à la vie Lorenzo qui se livra à un sommeil bienfaisant; avec quel attendrissement ne vit-il pas le bon Philippe qui s'était fait faire un lit dans sa chambre et qui l'avait veillé une partie de la nuit!

Mon fils, lui dit Philippe, mes craintes sont dissipées et vous allez juger, par la confidence que je vais vous faire, si ma tendresse pour vous a été alarmée. Cependant vous ne saurez mon nom, que lorsque vous se-

rez initié aux mistères de la société à laquelle je tiens : je vais en Italie y porter ma tête, ou punir un tyran qui a asservi sa patrie ; ma cause est celle d'une honnête et légitime liberté soumise aux lois, qui est le but des désirs de toute ame noble et élevée. Je n'exige pas de votre jeunesse que vous serviez ma cause, avant d'être à même de juger si elle est juste. Prenez ce livre écrit de ma main, lisez-le pendant le tems que nous resterons ici, et vous jugerez à-peu-près de quelle nature est la morale que nous professons. Lorenzo prend le livre, et tout-à-coup se rappelle celui qu'il a cherché en vain, lors de son séjour à Grenoble : il éprouve l'impatience la plus vive, et voudrait être seul ; enfin le moment arriva. Lorenzo, après un bon déjeuner fait avec les religieux qui l'avaient sauvé, sort du monastère, et va du

haut du mont contempler la nature, et lire ces tablettes mystiques qui lui sont rappelées par le don de Philippe.

Du haut de ce rocher, superbe horreur de la nature, sur cette cime orgeuilleuses qui surpasse le monde, Lorenzo se rappelle les sublimes pensées du vertueux Sénèque, et s'écrie avec lui : « S'il s'offre à vos regards une vaste forêt, peuplée d'arbres antiques dont les cimes montent jusqu'aux nues, et dont les rameaux entrelacés vous dérobent l'aspect du ciel ; cette hauteur démesurée, ce silence profond, ces masses d'ombres que la distance épaissit et rend continuels, tant de signes ne vous *intiment*-ils pas la présence d'un Dieu? Sur un antre creusé dans un énorme rocher, s'il s'élève une montagne ; cette profonde, immense, obscure cavité ne vous frappera-t-elle pas d'une ter-

reur religieuse? l'éruption d'un fleuve souterrein a fait dresser des autels; les fontaines d'eaux thermales ont un culte; l'opacité de certains lacs les a rendus sacrées; et lorsque vous rencontrerez un homme tranquille dans le péril, serein dans l'adversité, intrépide au sein des orages, qui placé sur la ligne des dieux voit les faibles mortels sous ses pieds, le respect n'inclinera pas votre front? Pour être descendu du ciel, le sage ne s'est pas expatrié. Les rayons du soleil qui se répandent sur la terre, tiennent au globe lumineux d'où ils sont lancés; ainsi l'homme vertueux envoyé d'en haut pour nous montrer la Divinité de plus près, séjourne à nos côtés, sans oublier le lieu de son origine ». C'est ainsi que l'ame de Lorenzo émue par le tableau imposant qu'il a sous ses yeux, se préparait à lire l'ouvrage

de Philippe. Il l'ouvre enfin et lit :

A.·. L.·. G.·. Du G.·. A.·. De L'U.·.

L'an de la V.·. L.·. 5428.

Le feu sacré brille dans ton temple, ô divinité sublime ! mes yeux sont frappés de son éclat et mon cœur t'offre le sentiment de reconnaissance dû à ses bienfais. Tout ce qui respire, tout ce qui nous semble animé, la nature entière te paye le même tribut : inspire moi sublime architecte du grand œuvre, et guide toujours mes pas dans la seule carrière qui puisse t'être agréable.

MAXIMES DU PHILOSOPHE PHILIPPE.

Section première.

Les ténèbres les plus épaisses sont celles de l'erreur.

Le pas le plus difficile, c'est le premier vers la vérité.

Persécuter un homme pour religion, c'est les violer toutes.

Une secte persécutée, est une religion qui va s'étendre.

Nous n'avons pas le droit de venger la divinité.

Une religion qui n'offrirait aucun doute dans ses dogmes, serait la plus tolérante, attendrait tout du tems et deviendrait universelle.

Que suis-je? d'où viens-je? que fais-je sur terre? que deviendrai-je après ma mort?

Je suis l'ouvrage d'un être invisible, mais tout puissant.

Je sors d'une matière qui a déjà existé.

Je remplis sur terre les ordres immuables du créateur (1), et j'espère ou je crains pour le terme qui suivra le tombeau.

On peut interroger son juge : un tyran même, mais non la divinité.

Quand un sage entend nier son existence, il lève les yeux vers le ciel et se tait.

Le désir qu'a un athée de se convaincre qu'il n'y a pas de Dieu, suffit seul pour prouver son existence.

Qui peut m'expliquer la cause de l'accroissement de mes membres jusqu'aux bornes prescrites ?

---

(1) On sent que cette pensée ne peut s'appliquer qu'au bien ; car si le docteur GAALL parvenait à nous convaincre de la fatale vérité de sa découverte, il faudrait que les gens vertueux prissent la résolution d'égorger la moitié du monde.

Qui peut m'expliquer l'imagination et la mémoire ?

Ces limites posées par une main secrette, me prouvent encore l'existence d'un pouvoir supérieur à la nature, et qui ne peut être confondu avec elle (1).

---

(1) Le temps qui donne à tout le mouvement et l'être,
Produit, accroit, détruit, fait mourir, fait renaître,
Change tout dans les cieux, sur la terre et dans l'air :
L'âge d'or à son tour suivra l'âge de fer.
Flore embellit des champs l'aridité sauvage,
La mer change son lit, son flux et son rivage.
Le limon qui nous porte est né du sein des eaux.
Le Caucase est semé des débris de vaisseaux.
La main lente du temps applanit les montagnes.
Il creusa les vallons, il étend les campagnes;

Qui peut définir l'homme et sa nature ? celui qui lui a ordonné d'être.

Qui peut juger l'homme dans la société ? l'expérience.

Qui peut sainement définir la femme ? celui qui a été bon fils, bon époux et bon père.

La force d'une religion, vient de ce qu'on y croit.

Tout est admirable dans les ouvrages du créateur, mais le plus beau de tout, c'est un homme verteux.

Sans science, on devine l'être immortel, avec un peu de science, on

---

Tandis que l'éternel, le souverain des tems,
Demeure inébranlable en ces grands changemens.

VOLTAIRE.

essaye de le méconnaître, et avec beaucoup, on se convainc de son existence.

Quel est le résultat des connaissances de l'homme? de mesurer facilement le cercle étroit qui les embrasse.

Expliquer le libre arbitre, serait moins aisé que de définir les causes de l'existence de l'univers; mais le soutenir, c'est ôter aux méchans le droit de justifier leurs crimes.

L'univers a été fait pour l'homme, comme l'homme a été fait pour l'univers.

Quant à la matière, les animaux sont à l'homme ce que l'homme est à l'animal.

Ce dernier le dévore pendant sa vie, s'il est sans défense, le tombeau

même ne peut le garantir du plus petit.

Le livre de la nature est un recueil d'énigmes, livré à notre sagacité.

De son étude il ne sort qu'une vérité : c'est qu'elle n'a pu se faire elle-même.

Le mot nature sera toujours une source d'erreur, qui servira la mauvaise foi du faux philosophe.

La nature n'est pas la cause unique de ce qui est, mais bien le produit général de cette cause.

Section deuxième.

Le véritable philosophe est le plus religieux des hommes; mais malheureusement sa philosophie se refuse quelquefois à la politique.

Il serait à souhaiter que l'histoire

ne fut écrite que par des philosophes.

Après une victoire, un prince écrivait à son roi : sire, vos armes sont triomphantes; je ne puis en ce moment vous marquer autre chose, si ce n'est, que le colonel de mon régiment à été tué : vous connaisssez, sire, trop le prix de l'amitié, pour n'être pas touché de ma douleur.

Hommes et monarques, aprenez ce que vaut le sang d'un homme : apprenez à aimer.

Les peuples qui n'ont pas connu les dissentions religieuses, ont eu moins de guerres à soutenir.

La lecture de l'histoire sert à hâter l'expérience: si on s'arrête trop dessus, à plaindre le genre humain.

Les peuples n'ont jamais élevé de temple à la reconnaissance, comme

les Lacédémoniens n'avaient pas de loi contre le paricide.

Qu'elle est l'heure la plus fructueusement employée? celle où l'on se décide que l'on doit se corriger d'un défaut de la veille.

Un Titus, un Trajan, un Marc-Aurèle, un Sénèque seraient comdamnés à d'éternels supplices, parce qu'ils ont été des dieux bienfaisants sur la terre! et les Grégoire VII, les Jean XII, et les Borgia iraient dans le ciel, parce qu'ils ont été papes!

Un homme guidé par la religion et qui pense souvent à la mort, peut être heureux, mais l'athée jamais.

Un homme qui dans son orgeuil charge les murs de son palais des portraits de ses ancêtres, ne fait pas attention qu'il vit parmi un peuple

de morts, dont il augmentera bientôt le nombre.

Celui qui conserve les portraits des parens qu'il a connus et chéris, est un homme qui étend les droits de la nature.

Qui conserve les portraits de ses amis et leur mémoire, méritait de ne jamais les perdre.

Un cœur pur s'aigrit souvent et se révolte en voyant le triomphe journalier du vice et l'infortune de la vertu.

C'est un navigateur qui n'a pas passé la ligne; il ne considère la mer que dans son calme : mais qu'il épie l'une et l'autre aux derniers termes du voyage et il sera consolé.

Sur un cadran, l'aiguille ne marche pas également pour tout le monde; pour le riche elle vole avec rapidité:

qu'elle marche lentement pour le malheureux!

L'idée du juste est répandue partout. La morale est de tous les pays, de tous les cultes, et cependant il est partout des êtres vicieux! pourquoi? parce qu'on a créé deux mots: *le tien et le mien*. C'est là, la boëte à Pandore.

La terre, pour être un composé d'inégalité, n'est pas moins une chose étonnante. Serait-elle mieux, si c'était un plan égal?

Juger cette question, serait une folie. C'est l'image de la nature de l'homme; laissons lui ses défauts et ses vertus, ne faisons la guerre qu'aux vices: il y aurait trop à demander, si l'on exigeait qu'il fut parfait.

Les loix doivent être les protectrices du malheureux, et c'est un

glaive dont le riche se sert pour frapper la victime qui se plaint.

Proposer à son siècle une reforme, c'est en dévoiler les défauts et les vices.

Annoncer aux hommes des vérités nouvelles, c'est appeler la persécution sur sa tête.

Nous croyons connaître tout l'univers, orgeuilleux que nous sommes!

Ne s'est-il pas agrandi à nos yeux depuis l'invention du télescope et du microscope?

Que Serait-ce, si ces instrumens triplaient de force!

Sans la comparaison, il n'y aurait pas de supériorité.

Otez le désir d'égaler ou de surpasser quelqu'un, il n'y aura pas de

vanité : sans vanité, pas d'ambition, sans ambition, point de crimes.

Pour se plaindre moins de son sort, ne levez jamais les yeux, baissez-les toujours.

De quoi l'homme a-t-il le plus besoin pour vivre vertueux ? d'une bonne éducation.

Mais de nos jours, elle se borne souvent à l'étude de quelques talens futiles et superficiels, et presque toujours à l'art dangereux de feindre pour plaire, de flatter pour obtenir, de ramper pour parvenir ; en un mot de cacher les caractères de fourbe, de traître, d'hypocrite et de corrupteur, sous le manteau de l'honneur.

On remarque facilement que l'ame est plus sensible aux peines qu'aux plaisirs.

Dans une ame méchante, la vengeance est de tous les âges.

Quant on voit qu'Ésope, Licurgue, Socrate, Platon, Aristide, Newton, Descartes, Locke, Clarcke, Leibuitz, Galilée, Linnée, Fénélon, etc. ont été persécutés, que doit-on penser de la raison humaine?

Section troisième.

L'imagination, fille céleste, fait plus pour notre bonheur que nous-même; il ne s'agit que de la régler.

Le choix des livres est tout pour la jeunesse : on ne vit plus avec tous ses contemparains, mais on choisit quelques amis.

Ceux qui sont à la tête des peuples, sont jugés par la postérité et le public, avec autant de sévérité, qu'ils sont loués en face avec basesse.

Les plus grands conquérans, ont été les plus grands fléaux de la terre.

Un terrein qui a acquis un nom immortel par une bataille, n'est souvent qu'un éternel souvenir de l'ambition, ou de l'empire d'une femme sur un monarque.

Le voyageur s'y arrête par curiosité, le sage en détourne les yeux.

L'esprit et la richesse d'un gouvernement, consistent à protéger également toutes les professions.

Quand un souverain n'est que le premier sujet de son empire, le peuple est le plus heureux, parce que les lois gouvernent.

Quelle différence y a-t-il entre les chefs d'une répuplique et un monarque ? les uns veulent avoir le droit de partager les honneurs et les

dons de la fortune, l'autre veut avoir seul le droit de les distribuer.

Pour faire adopter une république qui pût se soutenir, il faudrait trouver un peuple de sages.

Ce gouvernement n'est jamais basé sur la vertu : c'est une assemblée de gens qui se guettent mutuellement l'intérêt de l'un, veille aux déprédations de l'autre : l'ambition d'un particulier, arrête celle du voisin. Un excès de gloire dans un citoyen, est son arrêt de mort, et le salut de la patrie. Pour elle l'ingratitude est un devoir : l'égalité ne se maintient que par la crainte de trouver un supérieur.

Mais le rêve finit tôt ou tard par un coup de tonnerre ; l'autorité du peuple lutte sans cesse contre l'autorité du Magistrat, et comme dans la

fable de l'huître et des plaideurs, arrive un juge qui les mange.

Quand un grand plaint les maux du peuple, il est souvent hypocrite ; car on ne plaint guère les maux que l'on ne ressent pas.

L'amour de la patrie est un devoir, et seulement une vertu de politique.

Prêcher une révolution contre un gouvernement même vicieux, c'est appeler tous les crimes et s'égorger pour le siècle futur.

Quel est le courtisan qui réussit le plus ? celui qui sait le plus ramper.

Les vrais philosophes sont les amis de la religion, et les ennemis de la superstition.

La superstition est le pire de tous les fléaux. Domine-t-elle le gouvernement ? il est tyranique et sanguinaire.

Domine-t-elle le peuple, il fait la guerre au gouvernement.

La nature sort du nord et s'éteint au midi.

Un peuple qui l'emporte par la civilisation et ses connaissances sur un autre, c'est le soleil couchant, qui va céder sa place au soleil levant.

La noblesse héréditaire est une injure pour l'héritier indigne, et un ordre impérieux pour une belle ame.

La donner à quelqu'un, c'est tirer une lettre-de-change sur son fils.

Où devrait nous mener les découvertes dans les siences? à ne rien croire que ce qui est raisonnable.

Si les impôts étaient modérés et justement répartis, ce ne serait point donner au roi, ce serait donner à soi-même.

Un ministre disgracié, qui complimente celui qui le remplace, est comme un homme dépouillé sur un grand chemin, qui souhaite un bon voyage au voleur qui l'a dépouillé, de peur d'être égorgé.

Mais il attend au bout de la carrière, et guette son jugement.

O nature! ô fatalité! nos jours sont comptés; et tout en nous plaignant de leur brièveté, nous accumulons tous les moyens pour en abréger le cours.

La raison est bonne, sans doute; mais elle nous trompent quelquefois.

Qu'elle est donc la meilleure conseillère de l'homme? sa conscience.

L'homme peut-il aspirer à un bonheur sans interruption? non, c'est une chimère. Les maux de cette vie sont attachés au bien comme l'arbre à la terre; on passe d'un état tran-

quille à l'agitation, du plaisir à la douleur, et de la joie au désespoir.

Si l'homme voulait se convaincre que le bonheur ne peut être continuel, il diminuait la masse des maux qui l'assiégent.

Le plaisir d'avoir, a dû être précédé par celui du désir : le désir par le sentiment de non possession : et la douleur d'être mère emprunte beaucoup à la douleur de l'enfantement.

Section quatrième et dernière.

Jamais la nature ne nous trompe : c'est toujours nous qui nous trompons.

Le vice est ami des ténèbres : jamais l'innocence et le mystère n'habitent ensemble.

La prodigalité est un défaut, mais elle n'est un vice que pour soi.

Qui manque une occasion favorable, en trouva-t-il cent autres, a toujours fait une faute.

Que de choses dans la vie qui ont été, sont et reviennent, mais jamais pour la même personne.

Ma jeunesse a été, elle a fuit, et ce que je dis n'est plus.

On crie contre le luxe : eh ! n'est-ce pas un emprunt forcé et juste que l'homme laborieux fait au riche.

Le trésor d'un avare est un vol fait à l'humanité.

L'épigramme est la mère de la vengeance, et la fille d'un mauvais cœur.

Savoir la mépriser, c'est prouver sa supériorité, la pardonner c'est la plus grande générosité.

Jeter des fleurs sur la tombe des hommes illustres, c'est prouver que l'on se connaît en mérite.

Défendre leur mémoire outragée par l'envie, c'est prouver l'amour de la justice.

Quand on attaque la réputation de quelqu'un, on devrait s'assurer auparavant si ce n'est pas par erreur qu'il a failli.

L'esprit qui fait le moins d'ennemis, est celui qui ne fait pas sentir qu'on en a plus que ceux qui nous écoutent.

L'esprit qui se fait le plus d'amis, est celui qui laisse croire aux autres qu'ils en possédent plus que nous.

L'homme qui compte le moins d'ennemis, est celui qui ne fait pas parler de lui et qui pardonne les injures.

L'homme qui a le plus d'amis est celui qui ne rougit pas d'un bienfait.

Un juge qui méprise l'argent et

qui est aveugle devant deux beaux yeux, occupe sur terre le plus noble emploi.

Un avocat qui refuse de plaider pour le pauvre, est un père qui repousse son fils de son sein.

C'est aux riches à lui payer les sacrifices qu'il fait à l'infortuné.

Refuser au pauvre âgé et infirme, c'est se priver du plus grand plaisir.

Qu'un misantrope acquiert un véritable ami, et il pardonnera au reste des humains.

Qu'un riche soit attaqué du spléen, et qu'au moment de lever une main homicide sur lui, il trouve l'occasion de soulager un malheureux, le poignard va tomber de ses mains, et la bienfaisance dissipant les ténèbres qui l'entourent, fera briller à ses yeux l'aurore d'un beau jour.

En naissant nous sommes placés entre deux corps attractifs : le bien et le mal.

Leur force est-elle égale ? demandez au bon, il vous répondra : le bien m'a offert plus de plaisirs ; le méchant dira : le mal a été plus fort.

C'est ainsi que chacun explique les volontés de l'Eternel.

La paresse est comme la rouille, elle use plus que le travail.

Le soc de la charue qui labouré, est plus brillant que celui qui reste sous la grange.

La paresse va si lentement, que la pauvreté l'atteint tout d'un coup.

Celui qui forme des souhaits, peut espérer de les voir accomplis, s'il travaille.

La vigilance est la mère de la prospérité.

Voulez-vous étendre votre vie, faites aujourd'hui ce que vous auriez pu ne faire que demain.

Si vous voulez devenir riche, en vous contentez pas de gagner ; mais apprenez encore à ménager.

Couchez-vous plutôt sans souper que de vous lever avec des dettes.

Comment nos sens peuvent-ils contribuer au bonheur ? usez, mais n'abusez pas.

L'amour est éternel, s'il régne avec l'estime. Sans ce sentiment c'est un mensonge réciproque.

Les graces sont plutôt filles de la nature que de l'art.

Un rien intimide le tendre amour, un rien l'encourage.

L'amour vrai ne souffre point de rivalité ; l'amour enfant des passions se met au dessus.

La solitude est bien plus propre à irriter les peines de ce tendre sentiment, qu'à les adoucir.

On semble vouloir interdire l'amour aux grands hommes et aux souverains; c'est une vertu de plus qu'ils possèdent, quand ils n'en sont point esclaves.

Il est nécessaire que des hommes qui ont entre leurs mains la destinée des autres, connaissent la sensibilité.

Ces maximes, cher lecteur, vous ont peut-être fatigué; mais Lorenzo les lut avec plaisir, et il se convainquit que Philippe était un sage: faites attention que mon héros, quoique jeune, a été élevé par madame Derville, dont le caractère avait été formé aux écoles du malheur; que

Lorenzo livré par goût à l'étude des sciences, et toujours isolé de la mauvaise société, n'avait eu jusqu'alors d'autres passions, qu'un amour enfantin pour sa jolie compagne d'enfance, et un amour exalté pour les sciences et les baux arts ; que leur culture avait nourrit et fortifié cette extrême sensibilité qu'il avait reçue de la nature.

Il revint au monastère plein de respect et d'attachement pour son père adoptif, qui lui annonca le départ pour le lendemain. Le soir on se réunit pour souper au réfectoire : un étranger arrivé dans la journée, sans avoir éprouvé aucun accident, augmenta le nombre de la société. Lorenzo remarqua que sa vue frappa désagréablement Philippe: cependant l'étranger lui adressa plussieurs fois la parole d'un ton respectueux qui

contrastait avec celui de la conversation qu'il tenait avec les autres voyageurs. La dureté, l'ironie et l'orgeuil régnaient au plus haut degré dans toutes ses paroles. L'orgueil semble n'avoir d'autre plaisir que d'inspirer la crainte, et cette crainte persuade à bien des gens qu'ils sont au-dessus du vulgaire; mais rencontre-t-elle quelqu'un qui la force au respect, elle rampe alors aussi bas qu'elle a voulu s'élever, et voilà ce qui venge le petit de l'insolence des grands.

Et dans les murs des plus superperbes villes,
On trouve peu d'amestranquilles.
Bien souvent, sous un dais, on ne peut fermer
l'œil;
Et le simple berger à l'abri de son chaume,
Trouve plus aisément la paix et le sommeil,
Que le maître d'un grand royaume
De qui le palais brille avec tant d'appareil.

Après un repas frugal, chacun se sépara. Philippe parla bas à l'étranger. Lorenzo s'appercevant que Fabricio paraissait inquiet, conçu lui-même une crainte dont il ne put se rendre compte, et qu'augmentait le mystère dont Philippe s'était enveloppé. Il communiqua ses idées à Fabricio, qui pensant de même, lui dit qu'il ne se coucherait pas, et que s'il le permettait, il irait passer la nuit dans sa chambre, sur une chaise. Lorenzo y consentit, et sans en parler à Philippe, il lui souhaita une bonne nuit.

Lorenzo se jetta sur son lit tout habillé, après en avoir ôté un matelas pour Fabricio qui ne tarda pas à venir. Lorenzo guidé par le seul motif de l'intérêt qu'il portait à Philippe, lui demanda s'il connaissait cet étranger. — Sans doute, je le connais, et tant qu'il vivra, je craindrai

toujours pour mon respectable maître. -- Quel est-il donc cet étranger?... Hélas! je ne puis vous le dire, ne m'interrogez jamais, vertueux Lorenzo; le Seigneur Philippe seul peut disposer d'un secret que je ne révélerais pas au dépens de ma vie; mais hélas! l'avanture de Grenoble... -- Quoi! serait-ce Sthépano?... -- Chut, j'entends du bruit. Effectivement nos voyageurs écoutent, et croyant entendre marcher, se lèvent, sortent bien doucement; ils voyent au bout du corridor un homme enveloppé d'un manteau, tenant une lanterne sourde, dont il dirige la lumière partout. Lorenzo et Fabricio rentrent un moment dans la chambre dont la porte est ouverte; cet homme revient sur ses pas lentement, et en examinant toutes les portes: ils poussent la leur sans la fermer. Fabricio

a reconnu cet homme, et dit à Lorenzo ; voulez-vous sauver mon maître ? — Si je le veux ! — Faites exactement ce que je vais vous dire. — Parle. — Sortez, allez à la rencontre de cet homme qui est l'étranger, saluez-le : s'il vous demande où est Philippe, dites que c'est ici sa chambre, et que vous venez de le quitter prêt à s'endormir : ensuite dérobez-vous à ses regards, sans cependant le perdre de vue, et s'il entre ici, accourez assitôt. Faites exactement ce que je vous dis, et mon maître vous devra la vie une seconde fois. Lorenzo part, Fabricio s'arme des deux pistolets de Lorenzo, et se place debout sur le lit, dans un coin de l'alcove.

L'étranger s'avançait toujours lentement, examinant chaque porte, hésitant, cherchant celle qu'il devait ouvrir ; suspendant quelquefois sa

marche, et paraissant absorbé dans de sinistres réflexions. Lorenzo régle sa marche sur la sienne. Il l'a bientôt joint; l'étranger surpris recule; Lorenzo lui souhaite une bonne nuit en le saluant : l'étranger lui dit qu'ayant été forcé de sortir de sa chambre, il ne peut la retrouver, qu'il sait cependant qu'elle est à côté de celle de Philippe. Lorenzo qui est convaincu que les craintes de Fabricio sont fondées, lui indique celle d'où il sort, et continue son chemin. Mais en se retournant à quelques pas, il le voit arrêté de nouveau : il s'arrête aussi lui-même et crainte d'être vu, il se couche à terre le long du mur : effectivement l'étranger va jusqu'à la porte, la voit entr'ouverte : il hésite, revient sur ses pas, et dirige sa lumière dans toutes les parties du corridor : Lorenzo ne sait s'il doit

quitter sa position, et se montrer; il était dans cette crainte quand l'étranger se croyant assuré d'être seul, regagne la porte de la chambre qui lui a été indiquée, pose sa lumière à terre avant d'entrer; Lorenzo se relève et marche vers la chambre: L'étranger s'avance, entre, appelle à demi-voix Philippe, qui ne répond pas: il croit que le sommeil lui livre sa victime, les remords même ne se font plus entendre, ce n'est point son premier attentat: il revient chercher sa lumière pour donner à son ame criminelle le cruel plaisir de contempler l'innocence qu'il va immoler à sa vengeance.

Le crime avec audace exerce sa puissance,
Lorsqu'à ses pieds, gémit la timide innocence:

Et dans ses noirs complots, le ciel même
insulté
N'est jamais à l'abri de sa témérité.

A peine a-t-il pris sa lenterne qu'il s'arme d'un poignard et s'avance vers le lit: Lorenzo est entré, s'élance sur lui le désarme, et Fabricio lui présente deux pistolets: à cette vue, il ne cherche point à se défendre, mais étend les bras, se frotte les yeux comme un homme qui sort d'un profond sommeil et s'écrie: où suis-je! qui êtes vous? pourquoi troubler mon repos: on lui montre le poignard qu'il tenait: hélas! dit-il, que cette maladie est cruelle! Lorenzo et Fabricio restent immobiles en voyant sa tranquillité, et l'étranger leur persuade qu'il est somnambule: Lorenzo le croit; Fabricio feint de partager son erreur, et reconduit cet

homme dans sa cellule, où il prend la précaution de l'enfermer en emportant la clef; il va à la chambre de son maître, s'assure qu'il y est, ferme également sa porte et vient avec Lorenzo se livrer au sommeil.

Ils sont éveillés de bonne heure et vont chez Philippe, Fabricio raconta l'événement nocturne; Philippe écoute tranquillement, remercie Lorenzo et son fidèle serviteur, et ordonne le départ, ne prenant congé que du supérieur du monastère. A la première ville on vend le cheval de Lorenzo et on prend la poste; ils marchent fort avant dans la nuit, et ils sont bientôt à Rome.

CHAPITRE V.

Arrivée à Rome -- Réception de Zanubio. — Encore un mot sur Philippe -- Doit-il retrouver son épouse? — Son départ -- Quelques détails sur la capitale du monde chrétien. —Histoire du cimetière des capucins --Catacombes de St. Sébastien.

Des sciences, des arts la brillante peinture,
Plaît à l'homme de goût, enchante une ame pure;
Mais leur langage est froid, sans pouvoir, pour les cœurs
Blasés par les plaisirs, sans vertus et sans mœurs

AVANT d'arriver à Rome, Philippe prévint son ami que les dangers qui l'attendaient en Italie ne pouvaient l'atteindre à Rome, qu'il n'y resterait que deux jours et qu'il se séparerait de Lorenzo pour deux mois : alors

qu'il lui serait permis de remplir une tâche bien douce à son cœur : Lorenzo voulait le suivre; vous mon respectable ami, vous qui le premier m'avait fait entendre ce mot si flatteur, mon fils, puis-je vous quiter lorsque je sais que vos jours sont en danger : ne m'avez-vous pas promis de veiller sur moi, de former mon cœur encore bien jeune, par les leçons de l'expérience et de la vertu, et vous voulez que je me sépare de vous, quand tout me fait croire que je puis vous être utile : n'aurai-je eu le bonheur de vous sauver la vie que pour apprendre que vous êtes tombé sous le fer des assassins; Ah ! mon père, que vous connaissez peu le cœur de celui que vous avez adopté : il ne vous quittera jamais. Philippe ému jusqu'aux larmes lui fit sentir qu'il ne pouvait se rendre à ses

désirs, parce qu'il ne pouvait encore déchirer le voile mystérieux qui le cachait à ses yeux ; mais dans quatre mois au plus, ajouta-t-il, vous me connaîtrez et mon cœur n'aura pour vous aucune secrette pensée.

Ils arrivèrent enfin à Rome et descendirent chez Zanubio, d'après les ordres qu'avait donnés Philippe, Zanubio put à peine en croire ses yeux; mais la présence d'un étranger retient l'excès de sa joie ; mais quelle fut sa surprise quand il lut les lettres de recommandation que Lorenzo lui remit, il les montra à Philippe, qui pâlit et tomba dans les bras de Zanubio, qui eut peine à le placer dans un fauteuil ; il lui fit respirer quelques sels qui le rappellèrent bientôt à la vie: Lorenzo interdit, et certain que la lettre qu'il avait remise à son hôte était la seule

cause de cet accident, se rappela que madame Derville n'était pas certaine de la mort de son époux ; craignant cependant de communiquer le pressentiment qui l'agitait, depeur de commettre une funeste inconséquence il attendait en silence l'explication d'un évènement aussi imprévu, lorsque Philippe revenant à lui, s'écria : n'est-ce point une erreur ? Hélas ! ces caractères sont bien ceux que me traçait autrefois une main chérie ; ah ! Lorenzo, viens près de moi, viens sur mon sein, le ciel t'a créé pour me rendre au bonheur : parles, dis moi, qu'elle est cette Derville qui prit soin de ton enfance : parles mon fils, n'est-ce pas mon épouse.... insensé que je suis ! ne sais-je pas que tu l'ignore, que tu ne l'a connais que par ses bienfaits... n'importe, cet écrit.... Tirant un porte-feuille de sa poche, il

confronte cette lettre avec une autre.: Oui, c'est-elle, n'est-ce pas mon cher Zanubio? vois Fabricio, vois: et toi Lorenzo juge; tout le monde convint que l'on ne pouvait douter que ce ne fut la même main qui eut tracé ces caractères.

Cette certitude énivra Philippe des sentimens les plus doux, et aussitôt après avoir recommandé à Zanubio de porter à Lorenzo la même amitié qu'à son propre fils, il écrivit à monsieur Gernancé de Grenoble.

De Rome, le 24 mai 1520.

MON CHER GERNANCE,

JE ne sais quel sort le ciel me prépare, et sil va mettre un terme aux malheurs que la perversité des hommes a accumulé sur ma tête. L'orage se grossit depuis longtems; mais en ce moment un nouveau jour luit pour

moi, et les rayons d'un espoir consolant commence à poindre dans les nuages qui m'environnent : Je suis à Rome, Pie IV tient le sceptre pontifical, et ne partageant pas les haines des Médicis, je n'ai rien à redouter dans cette ville ; bientôt Florence, la superbe rivale de Rome, qui gémit sous le poids oppresseur des nouveaux tyrans qui ont usurpé le pouvoir suprême, me prouvera si elle était digne de la liberté ; je vais revoir nos confédérés, m'assurer de leur fidélité : je comptais, tu le sais, sur ton zèle et ton amitié ; mais il est une tâche plus noble que je te confie ; tu peux, peut-être, hâter ce moment heureux que je croyais perdu. Pars aussitôt ma lettre reçue, pour Paris, rends-toi rue du Bac, la maison attenante au couvent des filles Ste. Marie.

Informe toi quelle est madame

Derville ; j'ai tout lieu de croire que c'est l'épouse que je regrette : comme Zanubio notre ami, ne la connais que depuis notre fatale séparation qui a eu lieu il y a vingt-un ans, et que je ne le connais moi-même que depuis cinq ; il n'a pu me donner aucun détail ; mais une lettre d'elle, remise au vertueux Lorenzo, me fait espérer que madame Derville n'est autre que ma chère Clarice.

Pars mon digne ami, vois madame Derville ou plutôt mon épouse. Si c'est elle, tu l'as connue, conduis-là à Rome chez Zanubio ; bientôt j'y serai de retour, et si Florence à perdu ses amis, je pars avec mon épouse, oublier près de toi le reste des hommes.

Ton ami, Philippe Str....

P. S. Notre ami Lorenzo, qui n'a point oublié le père de l'aimable Rose, ni de son estimable époux, Belval, se rappelle à ton souvenir.

Deux jours s'écoulèrent sans que l'on parla du voyage de Philippe : et Lorenzo s'imaginant que cette lettre de madame Derville avait changé ses projets, n'osait renouveller la demande de suivre Philippe, lorsque le lendemain matin du troisième jour, Zanubio vint dans sa chambre lui annoncer qu'il était parti dans la nuit... Mon cher Lorenzo, lui dit-il : permettez-moi ce nom, ne vous affligez pas de ce départ; je sens qu'il est pénible pour votre ame, mais j'espére que mon amitié en adoucira le chagrin : oui, je dis l'amitié parce que je sais quelle a été votre conduite depuis votre départ de Paris, et je sens tout le prix d'acquérir un ami comme vous : Lorenzo fut sensible à ce procédé et lui en témoigna sa reconnaissance.

Zanubio était un homme de trente-

neuf ans, petit, mais bien fait et d'une figure douce et agréable. Les sciences et les arts faisaient sa seule étude : il était de Florence, et avait perdu une partie de sa famille, lorsque les Médicis s'assurèrent du pouvoir suprême par des proscriptions : cependant il s'était réfugié à Rome avec son père qui avait connu madame Derville. L'ayant perdu, il avait offert par correspondance, à cette Dame, tous les services qu'il pourrait lui rendre, sachant seulement qu'elle avait des biens à Rome ; mais mad. Derville n'avait jamais voulu faire valoir ses droits, ou confier son secret à un jeune homme, tel qu'était alors Zanubio.

Pour dissiper Lorenzo, il lui proposa de visiter la ville et ses environs : Lorenzo que les évènemens de son voyage avaient pu seuls distraire

de ce goût dominant qui le portait vers les arts, accepta avec joie cette proposition; nous allons les suivre un peu dans leurs courses : que le Vendale qui s'effrayera de ces incursions, tourne les feuillets jusqu'à la fin du chapitre.

Une étude non moins attachante, dit un auteur, que celle de l'histoire, et qui parle davantage à l'imagination, parce qu'elle frappe les sens et qu'elle s'appuie du charme des arts, c'est la recherche et l'examen des ruines et des anciens monumens ; mais son plus grand attrait tient encore à une cause morale, à une faculté purement spirituelle. La pensée ne peut se contenir dans les bornes étroites de la vie humaine ; elle s'élance sans cesse au-delà des deux points qui détermine la durée de notre existence matérielle. La naissance

et la mort sont deux époques que nous oublions sans cesse dans l'active inquiétude de notre esprit, qui ne pouvant lire dans l'avenir, voudrait au moins se consoler, en faisant revivre le passé.

L'architecte prudent de la terre et de l'onde,
A caché le futur dans une nuit profonde :
Et se rit des mortels, qui sans être soumis
Veulent plus pénétrer qu'il ne leur est permis.

Souvent même nos vains projets, notre avide curiosité transportent et usent, pour ainsi dire, dans un avenir chimérique les courts momens qui nous sont accordés ; ou bien si la raison et l'impuissance nous démontrent la folie de nos conjectures et de nos esperances, s'il nous faut renoncer à vivre par la pensée dans les siècles futurs, nous voulons au moins nous rattacher à ceux qui se

sont écoulés; la mémoire et la science nous reportent dans le tems où nous n'étions pas encore; nous mêlons nos jours passés avec ceux qui n'ont jamais luit pour nous; et les années que nous comptons s'augmentent de toutes celles sur lesquelles nous apprenons des détails et des faits positifs. Ce besoin d'avoir beaucoup vu, beaucoup vécu, presqu'aussi vif que le désir de vivre encore longtems et de connaître même au-delà du tombeau, s'expliquerait difficilement, ce me semble, par la perfection de notre constitution organique; et quelque déliée qu'on voulut supposer notre matière, je ne vois pas comment son action s'étendrait au-delà des momens de son existence.

Au reste, ce n'est point ici le lieu de considérer ce sentiment secret et profond comme une preuve de la

spiritualité et de l'immortalité de l'ame ; je ne l'envisage que comme la cause générale de l'intérêt qu'on éprouve en visitant les lieux célèbres et les monumens antiques, et du zèle avec lequel on cherche à découvrir leur origine, leur histoire et tout ce qui peut donner une idée de ce qu'ils étaient dans le tems de leur splendeur.

Sans se rendre compte de cette impression, il y a peu de personnes qui ne l'aient éprouvée, qui n'aient senti une émotion puissante à l'aspect des anciens monumens : il semble même que notre imagination leur prête une organisation rapprochée de la nature, ils inspirent une sorte de respect semblable à celui qu'on porte à la vieillesse et aux hommes célèbres ; la curiosité s'accroit devant eux. On voudrait animer ces vieux témoins du cours des

siècles, et les forcer de répondre à toutes les questions qu'on aurait à leur faire ; on intérroge enfin leur forme, leurs ornemens, leurs proportions, tous leurs détails ; on tire mille conséquences d'une inscription, d'une colonne ou d'un mur; et l'antiquaire, en s'appuyant sur des débris, fait sortir de la poussière des cités entières, que vingt siècles avaient ensevelis dans l'oubli.

Zanubio conduisit son nouvel ami dans le palais de la villa Borghèse. Ils y virent une quantité de colonnes, de pilastres, de vases, d'ornemens en albâtre, en bronze, en porphyre, enrichis par l'or : que pensez-vous de ce luxe dit Zanubio ? — La richesse ici nuit aux détails, reprit Lorenzo.

Ils passèrent de-là à la statue de Curtius, de Marc-Aurèle. Lorenzo s'arrête à ce dernier, le contemple

avec plaisir ; ah ! oui, s'écrie-t-il : le sculpteur a du vivre sous lui ; il a vu, éprouvé lui-même les bienfaits que cet Empereur vertueux se plaisait à répandre sur les hommes ; Zanubio jouit de cet élan de sensibilité, et conçoit que le cœur de Lorenzo répondra un jour aux intentions que Philippe avait formées sur lui : chaque objet nouveau fournissait à Lorenzo une remarque qui annonçait un jugement, un enthousiasme réglé et des principes vrais.

Zanubio se plut à mettre sans cesse en opposition les morceaux des peintres et des sculpteurs anciens et modernes, et vit avec plaisir que Lorenzo, sans refuser un juste éloge aux nobles efforts des derniers, s'arrêtait toujours plus longtems et était plus ému devant les ouvrages des premiers.

» Bien, Lorenzo, lui dit-il, votre ame est créée pour sentir (1). Hélas ! que peuvent tant d'artistes modernes, avec des règles seules, sans science, sans lettres, sans imagination, sans modestie ni défiance d'eux-mêmes. Ils difforment les manières et mépri-

---

(1) Il est difficile de pouvoir se figurer qu'elle doit être la composition de l'ame d'un véritable artiste ou savant.

Le goût et le talent du célèbre Montigny, né le 15 octobre 1714, mort le 6 mai 1782, pour la théorie des arts, s'étaient manifestés d'une manière remarquable dès son enfance. S'étant cassé la jambe à l'âge de dix ans, on le trouva occupé à examiner les pièces de sa montre qu'il avait démontée avec beaucoup d'adresse. On lui demanda ce qu'il avait voulu faire. Il répondit : « J'ai voulu voir son ame.

Un étranger s'informait aux barrières de la demeure de Fontenelle, les commis ne pou-

sent la nature qui les enseigne. Ils ou-trent la science de composer en en-richissant et flattant la vue ; mais ce ne sont pas ces ornemens qui font connaître le génie. L'œuvre tout nu, l'esquisse en peinture, l'ébauche en

---

vant l'indiquer. « Allez, leur dit-il avec dé-dain, vous êtes indignes de posséder un tel homme. »

Un jour l'auteur du *Roland Furieux*, fut vivement tancé par son père. Notre poëte l'écouta avec la plus grande attention, sans lui répondre un seul mot. Le père parti, un ami de l'Arioste, présent à la scène, lui demanda la raison de son silence. « Oh ! oh ! dit-il avec enthousiasme : je travaille à une comédie, et j'en suis resté à l'endroit où un vieillard gronde son fils ; je n'avais pas assez de mes yeux et de mes oreilles pour bien exa-miner les gestes de mon père ; cela m'était absolument nécessaire pour peindre mon per-sonnage d'après nature. »

sculpture, le massif en architecture, le tems en musique, le plan dans les ouvrages d'esprit ; c'est cela qui montre si la tête est savante. Le talent du maître est d'inventer, distribuer et disposer. Après cela, rien n'est si facile que d'orner ; les apprentis le font avec succès.

J'avoue que la plupart des règles qu'on donne dans les écoles ne sont pas mauvaises : elles sont justes, simples ; mais elles ne sont sensibles que pour le favori des dieux, qui a des organes secrets, ouverts à la grande beauté ; et l'on s'obstine à les faire pratiquer par de froides mains que le génie désavoue, et qui remplissent l'univers de leurs régulières productions, filles du travail seulement, et non de ce divin enthousiasme, de cet amour qui procrée des enfans vigoureux. Dans les arts et dans les sciences,

combien de gens, substitue les ornemens au talent, et le clinquant de pensées brillantes à la précieuse et inestimable simplicité des anciens. Tel Néron qui ordonne de dorer cette belle statue de bronze d'Alexandre, faite par Lysippe. Cette nouvelle parure, lui fit perdre son prix, en couvrant la délicatesse de l'art.

Il fallut ôter tout cet or postiche, moyennant quoi, la statue recouvra une partie de sa première beauté et de son ancien prix, malgré les vestiges et les cicatrices qu'avait laissé l'opération par laquelle on y avait attaché l'or.

Pourquoi donc encore, les génies échappés à la dépravation du goût, semblent-ils depuis quelques années, s'être assoupis dans un coupable sommeil, mortel aux engagemens qu'ils ont pris autrefois envers le dieu des

arts, qui les avait appelés à lui comme les enfans de sa prédilection : Quoi ! le temple d'Apollon est-il fermé ? le trépied sacré ne rend-t-il plus d'oracles ? La trompette de la gloire est-elle muette ? et le laurier refuse-t-il de s'arrondir pour ceindre leurs têtes ? Pourquoi cette fatale inertie, ce funeste repos? Pourquoi ? .....! Pourquoi ?....

L'avarice a dépité le génie en chicanant l'art; et d'ignorans manipulateurs ont dès lors inventé de petites choses, de petites proportions, rétreci la noblesse, ridé la grace et humilié la dignité. Je te salue, antiquité vénérable; je salue les âges où la fortune était d'accord avec les talens, où le riche ne commandait pas à l'artiste d'exécuter les sottes conceptions de sa cervelle *rouillée d'or*, (1) et où les grands

(1) On peut se faire une idée de l'opinion

hommes accordaient une religieuse confiance à l'artiste, père de l'immortalité des siècles et des héros (2).

O belle antiquité, je te vois et t'admire,
De tant de majesté, mes yeux sont étonnés,
Je pleure, je souris, mon cœur dans son délire
Ne se peut définir, mes sens sont enchaînés ;
Et cependant, je sens que je vis, que mon ame
A de mon existence animé les ressorts.

---

que certains riches ont des savans.

Un parvenu se trouvant à table avec un auteur distingué, fut surpris de ce que cet homme de lettres ne refusait pas les morceaux délicats qu'on lui présentait. — Eh quoi! s'écria-t-il, les philosophes usent-ils de ces friandises? — Pourquoi non ? vous imaginez-vous que la nature n'ait produit les bonnes choses que pour les ignorans.

(2) Zanubio parlait ainsi en 1530, quel langage tiendrait-il, s'il eut vécu dans ce siècle, où l'ignorance seule est riche.

Oui ma tête s'enlève, une rapide flâme,
A tracé le désir de sublimes efforts.
Arts doux et bienfaisans, recevez mon hommage,
C'est par vous que le sort s'adoucit pour le sage :

Un nouveau riche commanda un cartel de pendule à un sculpteur, qui lui proposa un dessein des trois graces. «Oui, dit-il, cela me convient, mais surtout beaucoup de marbre et de dorure.

Un autre fournisseur des armées avait acheté une maison superbe à Paris près des Boulevards ; il en faisait voir l'intérieur à un de ses amis, qui lui objecta qu'il y manquait une bibliothèque. Aussitôt elle est commandée. Un libraire est mandé. « Que vous faut-il, Monsieur. — Garnir ces armoires de livres. — Volontiers M., ... mais l'étendue est immense et cela vous coûtera... — N'importe, garnissez toujours.... Allons mésurez vîte et dites-moi combien la toise me coûtera.

Trop content, quand il peut, à l'amour des talens !
De ses tranquilles jours, donner tous les momens !
La nature par vous est toujours embellie ;
Et file heureusement les jours de notre vie.
Qui frappe mes regards, et quel est ce tableau?
C'est une mère hélas! elle répand des larmes ?
Sur le sort d'un enfant qui périt au berceau ;
Je me sens attendri, je ressens ses alarmes....
Est-ce un amant heureux, endormi dans les bras
D'une tendre beauté? Je suspens mon haleine ;
Est-ce le beau Pâris poursuivant son Hélène,
Avec lui je m'élance et vole sur ses pas....
Et toi noble talent, sublime architecture,
Quel hardi monument, s'élève dans ce lieu
Qui donc, peut l'habiter? l'auteur de la nature.
Car là, mon cœur se plaît à s'élancer vers Dieu;
Et mon esprit frappé des efforts du génie,
Remonte au créateur, l'admire et s'humilie.
Brûlant amour des arts, que de charmes, d'attraits,
Vous présentez, sans cesse, à mon ame enchantée,
Quand je vois succéder aux desirs satisfaits,

D'autres nouveaux désirs, qui charment
ma pensée.
De qui l'homme tient-il ces dons et ces talens?
De s'élever au beau, qui lui donna l'idée?
Le pinçeau fut créé par de tendres amans,
Pour retracer les traits d'une femme adorée;
Et tous les arts, enfans des jeux et des amours,
Unirent leurs efforts pour embellir les jours
D'un être que le ciel ne plaça sur la terre,
Qu'avec les heureux dons de charmer et de
plaire.
Reçois sexe charmant mes vœux et mon en-
cens!
Oui, la nature antière est à jamais ton temple;
A tes pieds les mortels, seront dans tous les
tems;
Et le ciel qui les voit, sourit, s'il te contemple.(1)

---

(1) Dibutade (ou Dibutadis), jeune fille de Sycione, imagina d'adoucir les rigueurs de l'absence de celui qu'elle aimait, et qu'un prochain départ allait éloigner d'elle, en traçant l'ombre de celui-ci, dont le profil se dessinait sur une muraille par la lumière d'une

Le lendemain ils furent dans l'église des capucins pour y voir un tableau du *Guide*, qui représente St.-Michel tenant le diable enchaîné De-là ils furent visiter l'endroit où l'on enterre ces religieux. Le lecteur me saura gré de le conduire avec eux.

Il pense que je vais, Nouvel Yong, le mener dans un cimetière, dans quelque sombre cachot; il se trompe. Qu'il se représente une longue enfi-

---

lampe. Telle fut, dit-on, l'origine de la peinture.

Son père exerçant la profession de potier, ayant admiré l'invention de Dibutade, imagina d'appliquer de l'argile sur ces traits, en observant leur contour, et de faire cuire dans son fourneau ce profil de terre. De là l'origine de la sculture en relief.

Ainsi deux arts ingénieux ont dû leur création à l'industrie de l'amour.

lade de chambres voutées, dont toutes les fenêtres sont ouvertes et donnent sur une belle cour. On y respire un air pur, et cela est d'autant plus nécessaire en cet endroit, que ce spectacle est de nature à oppresser la poitrine. On a disposé pour les vivans, une espèce de tribune ou d'estrade, séparée par une galerie, de la demeure silencieuse des morts. De-là on voit dans chaque chambre comme une grotte formée avec des ossemens très-artistement arrangés. Les intervalles qui sont entre ces grottes sont remplies par des niches, dans chaqu'une desquelles est un capucin mort, tantôt couché, tantôt dans l'attitude d'un homme vivant. Chaqu'un de ces cadavres est encore revêtu de son froc, et on leur voit à presque tous, une longue barbe, car il est bon de savoir que sous ces voûtes, les corps morts

ne se corrompent pas; et ne font que se dessécher, et ce sont les mieux conservés que l'on place ainsi. A chacun de ces cadavres est attaché un écriteau qui apprend le nom du capucin, et l'époque de sa mort; chacune de ces guérites, dans lesquelles ils ont l'air d'être sentinelle en attendant le grand jour du jugement dernier, est petite et cependant elle est composée des ossemens de quelques centaines de frères; l'espace étroit qui se trouve aux pieds de cette espèce de momie est occupée par sept fosses, qui ne s'élèvent pas en monticules, comme dans les cimetières, mais elles forment des plates-bandes ou des compartimens de jardin.

C'est dans ces fosses que l'on dépose les cadavres, pour les dessécher, jusqu'à ce que pour faire place à d'autres, on les retire et on les rende à la

lumière. Sur chaque fosse est une croix noire toute simple. Le plafond est décoré d'arabesques et autres ornemens faits avec des ossemens; on choisit pour cet effet les plus petits. On voit aussi une grande croix formée avec la même matière, ainsi qu'un lustre à plusieurs branches, suspendu à la voûte; des bras d'os attachés au mur et garnis de cierges ornent la galerie dans toute sa longueur. Chacune de ces grottes à son architecture particulière; l'une est construite avec des crânes, l'autre avec des os de jambes, de bras, etc.

Mais chacun a sa niche, dans laquelle est un capucin couvert encore de sa peau desséchée; en soulevant la robe, on voit une peau tout à fait pareille à du parchemin d'un jaune foncé. Chacune de ces satues singulière portait une lumière à la main,

les lustres, les bras et jusqu'aux petites croix en étaient garnis. Qu'on se représente l'effet que produit cette bizarre illumination au milieu des ténèbres de la nuit, cela fait une impression forte et terrible.

Pour se distraire, en sortant de ce temple des morts, on retourne à l'église, où l'on y voit quelques beaux tableaux de *Pierre* de *Cortonne*, de *Dominiquin* et de *Lanfranc*.

Lorenzo avait eu peine à quitter ce lugubre séjour : on eut dit que son imagination frappée, s'isolant de son corps qu'il eut abandonné à ce peuple de morts, s'était élancé dans l'avenir pour séjourner vers la divinité : Zanubio le conduisit aux catacombes de St.-Sébastien, où ils furent obligés de prendre un guide.

« Après être entrés dans la première rue de ces souterrains im-

menses: vous voyez, leur dit le religieux qui les conduisoit, à droite et à gauche, dans ce roc, la place des cadavres qu'on avait étendus les uns sur les autres: on en a trouvé, dit-on, plus de cent mille; c'étaient des corps de martyrs (1).

Voilà des instrumens de supplices, des autels, une statue en marbre de St.-Sébastien par le *Bernin*, et voilà des éboulemens.

Il en arrive de tems en tems; plusieurs fois des étrangers y sont entrés et n'en sont jamais sortis.

Il y a quelques années; qu'un jeune homme et sa femme eurent la curiosité d'y pénétrer. Ils s'avancent, précédés d'un guide et d'un flambeau: soudain derrière eux le rocher s'éboule.

---

(1) Voyez les lettres sur l'Italie.

La soirée était écoulée. On cherche le guide dans tout le couvent, on va partout, on passe devant les catacombes ; ô terreur ! la porte n'était pas fermée !

On se hâte, on allume, on descend, on visite, on pénètre : on rencontre le nouvel éboulement. On appelle. Des cris répondent. Mais le moyen de remuer ce rocher, de soutenir cette voûte, de pratiquer une issue ? bientôt on n'entendit plus que des gémissemens confus ; tout-à-coup on n'entendit plus rien : on écouta plusieurs fois, on n'écouta plus ; on s'en fut.

Qu'elle scène, l'imagination de Lorenzo se retraça derrière ce rocher éboulé ! quand la lumière menaça de s'éteindre ! quand elle s'éteignit tout à fait ! que la femme ne vit plus son mari ; que le guide ne vit plus la route, quand ces ténèbres devin-

rent pour eux les éternelles ténèbres de la mort ! quand ils se sentirent tous les deux dans le tombeau !

Cependant nos curieux n'en continuèrent pas moins la route. C'est ici, reprit le conducteur, que les chrétiens, persécutés par les Césars, se rendaient, vers le soir, pour célébrer leurs mystères. Femmes, enfans, vieillards, riches, pauvres, tous ici accouraient à Dieu.

C'est ici que la prière commencée par un vénérable pontife, circulait d'un bout du souterrain à l'autre, et s'échappait vers le ciel. Quel admirable concert de tous ces cœurs qui priaient dans ce moment religieux ! souvent les fidèles apportaient au milieu de l'assemblée les cadavres de leurs frères qui venaient d'éprouver le bras des bourreaux. On ne gémissait pas, on ne pleurait pas, même les mères : on continuait à prier.

Un soir, comme on priait, tout-à-coup on entend un grand bruit; on apperçoit une grande clarté : c'était une troupe d'impitoyables soldats, qui avaient enfin découvert le souterrain : comme des bêtes féroces, après avoir surpris leur proie, ils entrent, ils pénètrent; on tend la gorge, ils tuent : seulement quelques femmes, quelques enfans ont pris la fuite. Les barbares les suivent le fer et la flamme à la main ; ils égorgent, ils massacrent, ils cherchent encore, mais le silence affreux qu'ils viennent de faire les saisit et les repousse, ils sortent, et scellent, pour jamais, ce tombeau immense, avec des rochers énormes.

Je me trompe : ces rochers sont envain couverts et chargés de siècles ; la piété des fidèles les soupçonne, les trouve, les roule; elle entre et re-

cueille tous ces ossemens, toute cette poussière, tous ces corps scellés dans le roc.

Parvenu à un certain endroit, le guide s'arrêta. Lorenzo le vit avec peine; il eut voulu jetter dans la profondeur de ces ténèbres antiques et sacrées, deux ou trois rayons de la pâle lumière qui guidait ses pas. Il s'assit quelques momens sur une pierre et comtempla ces antiques débris avec une ame religieuse.

C'est sous la terre qu'il faut venir juger les hommes!
Entourés, là de morts, assis sur un cercueil,
Nous jugeons à la fin, orgueilleux que nous sommes,
Et le prix de la gloire et le but de l'orgueil,
Que les triomphateurs, que les pas des armées
Portent avec fracas tous leurs brillans trophées;
Que la roue des chars de nos fiers conquérans,

Y trace sur ce sol, par des sillons sanglans,
De leurs brillans forfaits l'éternelle mémoire,
Rien n'y peut pénétrer, l'on ignore leur gloire.
D'un cœur bon, noble et pur, la sensibilité
Peut s'exercer au sein de la tranquillité.
Ah ! c'est là qu'il faudrait, dans cette paix profonde,
Que tout infortuné, fuyant souvent le monde,
Vint quelquefois chercher, dans ce sombre séjour
Et l'oubli de la haîne, et des peines d'amour.

CHAPITRE VI.

Promenade à Tivoli, à St.-Jean-de-Latran. — Obélisque de Rome. — Le Forum Nerva. — Le Panthéon. — Le Colisée.

Ah! si tout est chimère en ce monde incroyable,
Bonheur, plaisir, devoirs et vous tendres amours
Choisissons du moins, celle qui soit durable,
Les sciences, les arts embellissent nos jours.

LORENZO ne pouvant se lasser de voir les débris antiques et majestueux de cette Rome, qui donna jadis des maîtres et des fers à l'univers, s'en rapportait à Zanubio, pour régler la marche de ses incursions savantes: ils furent voir Tivoli. Ce plaisir n'est

pas sans peine et sans fatigue, mais peut-on aller à Rome sans visiter ce fameux *Tibur,* de cinq cents ans plus ancien que la capitale du monde chrétien, et renommé comme un séjour enchanteur, lors même que la grandeur et la magnificence des Romains eurent atteint leur dernier période.

Tivoli est à dix-huit milles, ou sept lieues Nord-Est de Rome, situé sur une montagne, dans un terrain abondant en excellens vins, fruits, grains et généralement en tout ce qui est nécessaire à la vie. Le chemin est actuellement très mauvais, et dans les jours d'hiver, il est impossible de revenir le soir, à moins qu'on ne veuille risquer de briser sa voiture, ou de tomber entre les mains des bandits qui infestent la campagne de Rome : on sort de Rome par une

route fort ancienne, nommée *Via salaria*, dont il était fait mention en l'an de Rome 394; car les redoutables gaulois vinrent asseoir leur camp près de la troisième borne de cette chaussée: çà et là on voit encore l'ancien pavé, qui est composé de grandes pierres plates, qui sont très-glissantes pour les chevaux, ce qui doit faire présumer que les romains n'étaient pas dans l'usage de ferrer les chevaux: on passe sur plusieurs ponts, dont les pilles antiques ont été construites par les romains. Non loin de la route, où le fleuve Teveronne prend sa source, il forme une espèce de lac parsemé d'îlots, et sur lequel s'élève une quantité de petites bulles d'air. L'eau ressemble tout à fait à du mauvais lait. Les anciens lui attribuaient une grande vertu. Dans les tems les plus reculés, un oracle habitait le bocage

qui entoure ce lac, c'est-là que le roi *Latinus* (1) vint consulter les Dieux, quand il voulut marier sa fille au pieux Énée. En tournant le dos au fleuve, on arrive au tombeau de la famille Plantia, qui est tout à fait semblable à celui de Cécilia Metella, même plus beau; car les goths s'en étant

---

(1) Latinus, roi des Laurentins Aborigènes dans l'ancien Latium), étoit fils de Faune, Roi du même pays, et de Maria, nymphe, qui donna son nom à un marais, proche de Minturne, sur le bord duquel il y avait un temple de Vénus, que quelques-uns confondent avec Maria : cette dernière, est selon Lactance, la même que Circé.

Latinus commenca à régner vers l'an 1239, avant J. C. et il eût d'Amate, sœur de Daunus, Roi des Rutules, une fille appelée Lavinie, que l'Oracle lui ordonna de marier à un prince étranger. Il la

servis comme d'un fort, il a été défiguré par un étage que l'on y a ajouté, ce qui produit un contraste désagréable; cependant il existe encore, du côté de la grande route, six colonnes chargées d'inscriptions, et le long desquelles le lierre rampe d'une manière très-pittoresque.

---

donna en effet à Enée, qui était sorti de Troie, pour s'établir en Italie. Turnus, Roi des Rutules, à qui la princesse avoit été promise, en fut si irrité, qu'il déclara la guerre au prince Troyen et au Roi Latinus. La victoire s'étant déclarée pour Enée, il bâtit une ville du nom de Lavinie. Strabon, dit que le Roi des Aborigènes, ayant été tué dans une seconde bataille contre les Rutules, Enée les vainquit à son tour, les subjugua entièrement; lorsqu'il fut paisible possesseur du royaume, il changea le nom des Aborigènes en celui de Latins.

On y voit encore une cascade superbe, formée par les eaux du lac, une grotte de Neptune et la maison de Mécènes.

Comme le tems était beau, Lorenzo et son nouvel ami furent de retour à Rome de bonne heure, et vinrent visiter l'église de St.-Jean-de-Latran, la reine de toutes les églises du monde, car c'est ainsi qu'on la nomme ; l'origine de son nom mérite d'être rapportée. Il y avait autrefois à Rome une famille très-considérée, appelée Latéranus, qui possédait un grand bien et un palais sur cette place : le dernier de cette famille, Plautius Latéranus, vécut du tems de Néron ; il était destiné à la dignité de consul ; mais il préféra délivrer sa patrie d'un tyran, et se fit chef des coujurés contre Néron. Son plan était de se jeter aux pieds de l'Empereur comme pour

lui demander une grace, puis le saisir tout d'un coup par les pieds, de l'arracher du trône, de se jeter sur lui, et de tenir jusqu'à l'arrivée de ses complices ; mais la conspiration fut découverte : Latéranus mourut par la main du boureau, sur la place destinée seulement à l'exécution des esclaves. Néron confisqua ses biens, et Constantin donna le palais au Pape Sylvestre, qui y fit bâtir une église ; elle est la plus célèbre de Rome. Les Papes nouvellement élus en prennent solennellement possession ; on y a tenu douze conciles, elle avait existé mille ans, lorsqu'en 1303, un incendie la détruisit. On la bâtit de nouveau ; mais un tremblement de terre, en l'an 1349, la ruina encore une fois ; la dévotion et l'ostentation la relevèrent bientôt de ses décombres. Beaucoup de Papes ont contribué à

son embellissement ; mais c'est Clément XII qui y a mis la dernière main.

Dans le vestibule on voit une statue de Constantin, qui a été trouvée dans ses bains. L'intérieur est supporté par plus de trois cents colonnes. On y voit une quantité immense de statues et de tableaux ; mais fort peu méritent d'être distingués. Le vert antique et d'autres espèces de marbre précieux, de même que le bronze, n'y sont pas épargnés. Un autel est entouré de quatre colonnes cannelées en métal, dérobée à Jupiter Capitolin : On croit que ce sont les mêmes qu'Auguste fit faire après la Bataille d'Actium. D'autres prétendent qu'elles ont été transportées du temple de Jérusalem par Vespasien. Le tableau de l'autel de la sacristie est de Michel-Ange : on y conserve les

deux têtes vides de St.-Pierre et de St.-Paul, ainsi que de vieilles planches de l'Arche, et d'autres objets, anciens débris du berceau de la religion.

On y a enterré les deux célèbres peintres Arpino et André Sacchi. Le palais à côté de l'église a servi longtemps de demeure aux Papes, et a été transformé en un hôpital pour trois cents orphelins qui filent de la soie ; ce bâtiment tombe en ruine. Autrefois ont faisait voir deux siéges antiques en marbre rouge, qui ont un trou rond dans le milieu, sur lesquels se plaçaient les Papes pour faire examiner leur sexe par une matrone.

Il y a à côté deux choses remarquables à voir, la première est le soi-disant baptistère de Constantin : c'est une église ronde portée par huit énormes colonnes en porphyre, les

plus belles qui soient à Rome. Il paraît certain que cette église a été bâtie sous Constantin ; mais c'est une erreur de dire qu'il y fut baptisé ; car on doit savoir qu'il différa longtems son baptême pour recevoir ce sacrement dans les eaux du jourdain. Les fonds baptismaux ont la forme d'un cœur, et sont en beau marbre vert.

André Sacchi s'est immortalisé ici par le tableau tiré de l'histoire de Sainte-Marie ; d'autres bons maîtres, tel que Carle Marate ont peint sur le mur les hauts faits de Constantin ; entr'autres, le moment où il voit une croix dans les airs, et celui où il brûle les livres des ariens.

La seconde chose remarquable à gauche est l'escalier saint (scala sancta), composé de 28 degrés de marbre, que l'on prétend avoir été transporté de la maison de Pilate, et sur lequel le

Seigneur J. C. a marché ; on n'ose monter cet escalier que sur les genoux.

Nous allons encore suivre nos curieux près des obélisques, au Forum Nerva et au Panthéon, et nous nous arrêterons là.

Il y a dix obélisques à Rome, et il est rare que l'on puisse porter ses regards vers les extrêmités d'une grande rue sans y en voir un ; tous viennent des égyptiens, à en juger par les caractères dont ils sont surchargés. Ils n'offrent rien de très-curieux, et rappellent seulement l'enfance des arts chez ce peuple, dont l'origine remonte au règne de Sémiramis, 1200 ans avant la naissance de J. C. ; l'œil ne s'arrête pas avec plaisir sur eux, ils nuisent même aux grands édifices devant lesquels ils sont placés. Le plus grand de tous est celui qui se

trouve devant l'église de St.-Jean-de-Latran ; il a cent quinze pieds d'élévation, il fut érigé à Thèbes en l'honneur du soleil, par un roi d'Egypte qui vivait il y a trois mille ans, et que l'histoire ne peut indiquer. Un fils de Constantin l'a fait transporter à Rome pour le dresser dans le grand cirque.

L'obélisque de Sainte-Marie majeure, et celui de Monte Cavallo, qui défigure le beau grouppe de Phidias. Ils ont été déterrés tous deux près du mausolée d'Auguste, où ils avaient été placés par l'Empereur Claude, d'après les ordres du Pape Sixte-Quint. Ceux que l'on voit devant l'église de Sainte-Marie mineure, et sur lap lace de la rotonde, ont autrefois appartenu à un temple d'Isis qui existait aux environs ; on a fait faire pour la première fois

un mauvais éléphant sur le dos duquel il est dressé. L'obélisque solaire que l'Empereur Auguste avait fait élever sur le champ de Mars, vient du tems de Sésostris et est sur le mont Cavorio.

Celui que l'on voit sur le mont de la Trinité, s'élevait jadis au milieu des jardins de Salluste. On remarque que ce ne fut jamais que pour l'embellissement de la ville, mais seulement pour orner les arques et les arènes que les Empereurs firent venir de l'Egypte à grand frais, ces lourdes masses. Si les Papes, qui n'avaient pas besoin de ces monumens pour éterniser leur carrière spirituelle, les avaient employés à marquer les distances, et qu'ils les eussent fait placer pour indiquer les premiers milles autour de Rome, leur aspect imposant aurait annoncé aux

voyageurs, qu'ils allaient entrer dans la capitale du monde, dont avant peu il sera aussi difficile de reconnaître la splendeur antique dans les ruines qui existent aujourd'hui qu'il l'est pour tous les savans de déchiffrer les hiérogliphes. »

Le Forum Nerva n'est plus rien, et rappelle seulement une sentence qui devrait se renouveler de nos jours. Sous l'Empereur Alexandre-Sévère, un courtisan, Vetronius Turinus, faisait un trafic honteux des faveurs de son maître ; il vendait des promesses illusoires. L'Empereur en étant informé, le fit étouffer par la fumée de paille allumée, et un hérault cria pendant l'exécution : *Fumo punitur qui vendidit fumum :* Celui qui vendit la fumée, périt par la fumée.

» Le Colisée est sans contredit le monument le plus admirable de la

puissance romaine, sous les Césars. A cette enceinte qu'il embrasse, à cette multitude de Pierre qui le compose, à cette réunion de colonnes de tous les ordres, qui s'élèvent les unes sur les autres, circulairement, pour soutenir trois rangs de portiques, à toutes les dimensions, en un mot, de ce prodigieux édifice, on reconnait tout de suite l'œuvre d'un peuple souverain de l'univers et esclave d'un Empereur.

Lorenzo errant pendant longtems autour du Colisée, sans oser, pour ainsi dire, y entrer: ses regards l'embrassaient avec admiration et respect.

Il n'y a tout au plus que la moitié de ce vaste édifice qui soit debout: cependant l'imagination peut encore en relever le reste et voir le monument en entier.

Enfin il entra dans l'enceinte. Quel coup d'œil! quels tableaux! quels

contrastes ! quel étalage de ruines et de toutes les portions du monument, et sous toutes les formes, et de chaque siècle et de toutes les années, portant les unes l'empreinte du tems, les autres l'empreinte de la main du barbare ! celles-ci écroulées d'hier, celles-là il y a peu de jours, un grand nombre qui vont tomber ; et quelques-unes, enfin, qui de moment en moment tombent : ici c'est un portique qui chancèle, là un entablement, plus loin, un gradin : et cependant à travers tous ces débris, les lierres, les ronces, la mousse, les plantes, les arbustes rampent ; ils s'avancent, ils s'insinuent, ils prennent pied dans le ciment ; et incessamment ils détachent, séparent, pulvérisent ces masses énormes que des siècles avaient formées, et qu'avaient unies ensemble la volonté d'un Empereur, et les bras de cent mille esclaves.

C'était là où combattait dans les jours des fêtes romaines, pour hâter un peu plus le sang dans les veines de cent mille oisifs, les gladiateurs, les martys et les esclaves.

Lorenzo se reportant à ces tems, croyait entendre encore les rugissemens des lions, les soupirs des mourans, la voix des boureaux; et, ce qui épouvantait le plus son oreille, les applaudissemens des romains.

Il croyait les entendre, ces applaudissemens, pressant, encourageant, exigeant le carnage; ceux des hommes demandant aux combattans toujours plus de sang; ceux des femmes aux mourans toujours plus de grace.

Il lui semblait voir une de ces femmes, belle, jeune, quand un gladiateur était tombé, s'élever alors sur la pointe du pied, et d'un œil qui venait de carresser un amant, ac-

cueillir ou repousser, quéreller ou applaudir le dernier soupir du vaincu, comme si elle l'eut acheté.

Que l'ennui romain était féroce ! on ne pouvait l'amuser qu'avec du sang.

Cette pensée de la conquête de l'Univers avait exalté tellement la sensibilité romaine, qu'elle l'avait jetée hors des limites de la nature et de celles de l'humanité : de sorte qu'à la fin elle ne pouvait plus trouver d'émotion assez fortes, assez puissantes, que dans des conquêtes de royaumes, de combats de gladiateurs et de lions, des statues colossales et d'or, des règnes de Néron et de Calìgula ». (1)

---

(1) Voyez les lettres sur l'Italie.

Le Colisée dépérissait de jour en jour ; on

Après le Colisée, rien de plus magnifique, de plus majestueux que le bâtiment du Panthéon. A la première vue, on serait tenté de sécrier: voilà le temple d'un Dieu. Jadis il fut consacré par Agrippa à Jupiter vengeur, en mémoire de la bataille qu'Auguste gagna sur Antoine et Cléopâtre, près de l'embouchure du golfe d'Embracie, prés de la ville d'Actium. Il était orné de statue en or, en argent, pierreries, bronze, etc., représentant tous les dieux du paganisme : quel souvenir ! qui ne

---

enlevait les pierres ; on le dégradait on le souillait. Benoît XIV, imagina de sauver le Colisée, en le consacrant ; il le fortifia d'autels et le couvrit d'indulgences.

Ces murs, ces colonnes, ces portiques ne s'appuient plus que sur les noms de ces mêmes matyrs, dont le sang à rejailli sur eux.

s'arrêtera pas un moment sur Antoine, sur Cléopâtre (1).

Le vestibule du Colisée repose sur seize énormes colonnes de granit oriental, chacune faite d'un seul

---

(1) Antoine vint d'Athènes joindre sa flotte à Samos. Elle était composée de cinq cents vaisseaux de guerre d'une grandeur et d'une structure extraordinaire, ayant plusieurs ponts élevés les uns par-dessus les autres, avec des tours sur la poupe et sur la proue d'une hauteur prodigieuse : de sorte qu'à voir ces superbes bâtimens au milieu de la mer, on les eût prit pour des isles flottantes : il falait un si grand équipage pour faire une bonne manœuvre sur ces pésantes machines, qu'Antoine ne pouvant trouver assez de matelots, avait été obligé de se servir de laboureurs, d'artisans, de muletiers et de toutes sortes de gens sans expérience, plus propres à causer du trouble qu'à faire un bon service.

bloc: la couverture en était de bronze, les clous pesaient près de deux milliers, et le tout quatre mille cinq cents quintaux.

Urbain VIII, dépouilla cette couverture pour en faire construire son baldaquin dans l'église de St.-Pierre,

---

On embarqua sur cette flotte deux cents mille hommes de pied et douze mille chevaux. Les Rois de Libye, de Célicie, de Capadoce, de Paphlagonie, de Comagène et de Thrace, s'y trouvaient en personne, et ceux de Pont, de Judée, de Lycaonie, de Galatie et de Mèdes, y avaient envoyé leurs troupes; rien dans l'histoire n'avoit et n'a offert de spectacle plus pompeux que celui de cette flotte, l'orsqu'elle se fût mise en mer, et qu'elle eût déployé ses voiles. Rien n'égalait la magnificence de la galère de Cléopâtre, toute brillante d'or, avec des voiles de pourpre; ses flammes et ses banderoles

et de ce qui resta, il fit fondre des canons pour le château St.-Ange. La galerie était aussi ornée de belles statues, entr'autres d'une Vénus qui portait en pendant d'oreille une des

---

se jouant au gré du vent, pendant que les trompettes et les autres instrumens faisaient entendre des airs d'allégresse et de triomphe, Antoine ivre d'amour la suivait de près dans une galère qui n'étoit guères moins ornée.

Cette Reine, enivrée de sa fortune et de sa grandeur, et n'écoutant que son ambition effrenée, menaçait follement le Capitole d'une ruine prochaine, et se préparait avec sa troupe infâme d'Eunuques, à détruire pour toujours l'Empire Romain.

De l'autre côté on voyait moins de pompe et déclat, mais plus de réalité. César n'avait que deux cents cinquante vaisseaux et quatre vingt mille hommes d'infanterie, avec autant de chevaux qu'Antoine; mais

grosses perles estimée un million, dont l'une avait été dissoute dans du vinaigre, et avalée par Cléopatre, dans le souper qu'elle donna à Antoine, sous les tentes dressées sur la rive de la ville de Tarbe.

---

il n'avait dans ses troupes que des soldats d'élite, et sur la flotte que des matelots, expérimentés. Ses vaisseaux étaient moins grands que ceux d'Antoine; mais aussi ils étaient plus légers et plus propres au combat.

La bataille se donna le deux septembre l'an 3973, et 31 ans avant J. C.; à la vue des armées de terre, dont l'une était rangée en bataille, sur la côte du nord, et l'autre sur celle du midi de ce détroit, attendant le succès du combat. La victoire fut longtems disputée, lorsque l'orgueilleuse Cléopâtre effrayée du bruit des armes, prit la fuite, lorsqu'il n'y avait rien à craindre pour elle, et entraîne avec elle toute son escadre égiptienne, qui

Autrefois on arrivait au Portique par sept marches; mais il y en a cinq d'enterrées par l'exhaussement du terrein. Le temple est parfaitement rond: son diamètre et sa hauteur sont parfaitement égaux ; savoir : de 133 pieds. Il est couvert d'une voûte étonnante qui se soutient d'elle-même, mais qui était autrefois supportée par des cariatides en bronze ; ce temple est actuellement consacré aux martyrs.

Je demande pardon à mes lecteurs des longues incursions que j'ai fait faire à notre jeune élève ; mais si

---

était de 68 vaisseaux de haut bord, avec lesquels elle fit voile du côté du Péloponèse. Antoine qui la vit fuir, oubliant tout, et s'oubliant lui-même la suivit précipitamment, et céda à César une victoire qui décidait de l'empire du monde.

je suis tombé entre les mains de quelques artistes ou d'amateurs des arts, j'ose espérer trouver grace à leurs yeux, et je pense que d'accord avec moi, ils auront partagé cet enthousiasme sacré qui ajoute des charmes à tout, même à la beauté que l'on adore. Eux seuls peuvent sentir combien leur jouissance est noble, pure et enivrante : quand je pense que plusieurs talens doivent leur origine à cette aimable moitié que la nature nous a donnée pour embellir nos destinées, et que les autres n'ont été trouvés et cultivés que par le sentiment délicieux, par cet indicible désir de plaire à ce même sexe, je reporte sur lui tous les hommages et les sensations agréables que ces arts me font éprouver : ne pouvant donc dans cet instant de délire, isoler les beaux arts d'avec les femmes, j'aime

les uns dans le sexe que j'adore, et je m'indigne souvent contre les lois barbares et les usages qui ont enchaîné les mains et le génie des graces, et qui par une éducation négligée ou superficielle, opposent une cruelle barrière au goût délicat dont la nature les a douées, et à ce jugement sain et rapide qu'elles possèdent plus que nous, peut-être.

CHAPITRE VII.

Le cœur de Lorenzo s'ouvre à l'amour. — Premier chagrin — Nouvelle de Madame Derville. — Envois d'objets qui apprendront un jour qu'elle sont les parens de notre héros — Départ de Rome pour Naples.

L'amour fait naître enfin, des momens où le cœur,
Se trouve sans défense, et n'attend qu'un vainqueur ;
Le plaisir, enchaînant la raison complaisante;
Entraîne tous nos sens, par sa voix séduisante.

Après avoir consacré deux mois à visiter Rome et les majestueux débris de son ancienne splendeur, Lorenzo commença à se livrer de nouveau à l'étude de la peinture, il demeurait

comme on l'a déjà dit avec Zanubio, dont les talens lui servaient de guides dans une carrière pour laquelle il annonçait lui-même d'heureuses dispositions. On pense bien qu'il avait donné de ses nouvelles à madame Derville, et la dernière réponse qu'il en avait reçue, lui faisait espérer qu'elle viendrait bientôt à Rome, pour se rapprocher de Naples où demeurait le père de sa nièce: l'idée de revoir sa bienfaitrice, son amie d'enfance dont le souvenir se présentait souvent à son esprit, et plus encore à l'état d'un jeune cœur, qui pressentait le besoin d'aimer, l'intérêt si vif qu'il avait inspiré à Philippe, qu'il payait d'un égal retour, enfin l'amitié réelle qui s'était établie entre lui et Zanubio, tout portait dans son ame, l'espoir d'un avenir agréable et fortuné.

Son atélier avait ses fenêtres sur la

rue; il avait souvent examiné une jeune femme qui travaillait à quelques ouvrages de broderie, derrière une jalousie qui faisait face à une de ses croisées; et quelquefois par une curiosité si naturelle à son âge, ou plutôt par un sentiment secret, dont il ne pouvait se rendre compte, dérobant quelques minutes à son travail, l'idée de cette femme avait détourné l'attention de l'artiste curieux de deviner les traits et les contours de l'objet caché derrière cette importune jalousie : l'imagination, fille ardente des désirs non calculés, prêtait des charmes à l'objet inconnu, et lui rappelait quelquefois les souvenirs de cette jeune Théana qu'il n'espérait plus revoir, mais dont il pouvait trouver un jour l'image dans une autre femme.

L'habitude de porter ses regards

sur cette jalousie, qui à son grand regret ne se levait jamais, lui fit imaginer que le sentiment de curiosité qui le guidait était partagé par celle qui l'inspirait; aussi le soin de sa toilette l'occupa quelques momens de plus qu'à l'ordinaire : et pour la première fois, l'amour des arts, céda en souriant, le sceptre à la frivole reine de la mode.

Ah ! serions-nous nés avec tous les talens,
Les graces, les attraits, qui commandent aux sens,
Que l'orgueil garde alors, en tremblant, le silence !
Pour la première fois la juste méfiance,
Sait lui faire entendre sa voix,
En lui dictant d'impérieuses loix ;
Et la coquetterie inspire à la bergère,
Que la toilette ajoute aux heureux dons de plaire.

Un soir que Lorenzo avait passé

quelques heures dans son atélier ; observant tout ce qui pourrait se présenter à cette fenêtre, il apperçut de la lumière derrière cette jalousie, aussitôt il éteignit la sienne, et favorisé par l'obscurité qui l'environnait, il chercha à contempler celle qui depuis tant de jours lui occasionnait de si fortes distractions.

Sans pouvoir définir le sentiment qui le tourmentait, il éprouvait un doux plaisir à penser à une femme. Une aimable rêverie s'empara de son esprit : quand l'amour porte ses premières attaques sur un cœur neuf, il semble que la réflexion nous abandonnant, s'endorme avec délice dans la coupe de ce Dieu; le cœur seul alors fait tout les frais et vole audevant de la séduction ; la sensibilité promenant nos idées, les égarent et sème des fleurs sur les précipices de

la nouvelle carrière que la nature et la volupté présentent, et tous les sens frappés au même instant de ce coup imprévu et nouveau, nous porte sur l'aile du désir aux pieds de l'objet qui doit nous captiver. Hélas! de ce premier pas dépend notre bonheur. Les premières impressions ne sont peut-être pas toujours les plus fortes, mais elles décident bien souvent de nos vices futurs, ou de nos vertus; car le choix de notre premier amour fait éclater les uns, ou donne un noble essort aux autres.

Tel était l'état du cœur de notre aimable jeune homme, lorsque le son de plusieurs instrumens vinrent le tirer de sa douce mélancolie : il vit avec joie que ces sons mélodieux partaient de la maison et de l'appartement habituellement occupé par son inconue. Après un morceau de

simphonie, un accompagnement *pizicato* laissa entendre une harpe, et lui indiqua que quelques voix allaient se faire entendre : il ne fut pas trompé dans son espoir, et bientôt une voix charmante chanta une invocation à l'amour... à l'amour. Qui mieux que Lorenzo en sentit le langage ? oui ce Dieu en empruntant la lyre d'Appollon, n'eut pas versé avec plus de rapidité le poison dans son ame ! sa tête s'exalte, son cœur bat, et son sang qu'allume le feu de la jeunesse circule avec peine dans ses veines. Oui, c'est-elle ! mon cœur me le dit, elle seule peut exprimer ce délire que j'éprouve et qu'elle m'inspire... C'est-elle... Mais qui ? je ne la connais pas... Ses traits n'ont point encore frappé mes regards curieux et attentifs : par un jeu cruel, la nature lui a peut-être refusé ces attraits

que je lui prête; son cœur est-il sensible? oui peut-être, mais pour un autre!... Son ame est-elle digne de l'hommage que je lui rends? et ne faut-il pas des vertus à la beauté pour asseoir un juste et éternel empire? Ah! si j'aimais, je le sens, ce serait pour toujours!.... C'est ainsi que Lorenzo parlait : la reflexion vint calmer ce moment d'une fougueuse yvresse, qui ne pouvait que porter des coups terribles sur une tête si vive et sur une amesi sensible.

Bientôt convaincu par la retraite de la lumière, et par un silence absolu, que le concert était fini, Lorenzo vint chercher un sommeil, qui fut un peu reculé par les sensations agréables qu'il avait éprouvées; et ses yeux étaient déjà depuis longtems fermés, que les sons enchanteurs de cette voix céleste frappaient encore agréablement ses oreilles.

Le lendemain à la même heure, on pense bien que notre amoureux épia le même plaisir, et l'on juge facilement du regret qu'il éprouva, lorsque son espérance fut déçue : deux jours s'écoulèrent, même exactitude de sa part, et même contrariété.

Avec quel art, tu sais perfide amour,
Mélanger tes poisons à la douce ambroisie !
Tes plaisirs sont légers, les chagrins à leur tour
Flétrissent les trois quarts de notre courte vie.

Cette cruelle privation fit sentir à Lorenzo que les arts seuls ne peuvent suffire au bonheur; que la nature a de plus douces loix, que leur temple est le cœur de l'homme et que l'objet qui les fit créer est la femme. Le quatrième jour, Lorenzo ne vit pas encore de lumière; il conçut des

craintes et imagina que l'objet idéal, fantastique et romanesque de son amour était peut-être malade ; cependant un léger bruit se fit entendre de derrière les jalousies : il prend aussitôt résolution de fixer sur lui l'attention, et saisissant une guittarre, il s'accompagne en chantant les paroles suivantes.

AIR : *Quand l'amour n'aquit à Cithère.*

1er. COUPLET.

Chantez innocentes bergères ;
L'amour ne vous tourmente pas !
Quand on aime, on ne chante guères ;
On rêve, on s'inquiète ; hélas !
Au sein d'une douce ignorance
Vous coulez des jours trop heureux.
La nature avec l'innocence
Dort et suspend encor ses vœux.

2ème. COUPLET.

Flore, amour, volupté, zéphire,

Un jour par d'autres sentimens,
Sauront, bergères, vous instruire,
Qu'aux plaisirs succèdent tourmens.
Mon jeune cœur, n'aguère encore
Ignorait les peines d'amour ;
Mais à présent, j'aime, j'adore ;
Et je souffre depuis ce jour.

3ème. COUPLET.

Oui j'entends encore Thémire,
J'entends sa voix, ses doux accens !
Qui d'amour, peignant le délire,
Ont alors enflammé mes sens.
N'aurais-tu reçu tant de charmes
De ce dieu, prodigue envers toi,
Que pour empoisonner ses armes,
Ou pour te soustraire à sa loi.

Lorenzo eut beau écouter pour acquérir la certitude qu'il avait été entendu, le plus grand silence lui enleva cette douce satisfaction. Tourmenté par l'amour, il prit la résolu-

tion d'ouvrir son cœur et de déposer son secret dans le sein de son ami; mais hélas! plusieurs réflexions cruelles vinrent l'arrêter, et lui faire déjà connaître les peines et les maux qu'une violente passion lui préparait. Il avait souvent regretté de ne pas connaître les auteurs de ses jours; mais ce regret n'avait été que léger, parce que son ame jouissait du plaisir et des doux sentimens de la piété filiale, qu'il éprouvoit pour la respectable madame Derville. C'est alors qu'il sentit, que sans état, sans pouvoir nommer ses parens, il trouverait difficilement une famille qui voulut le recevoir dans son sein : cette triste réflexion vint empoisonner la tranquilité dont il avait joui jusqu'alors, et prenant la résolution de combatre cette passion naissante, il se rappela que la jeune Derville habitait

Naples à quarante trois lieues de Rome, et qu'il avait droit d'espérer que le fatal obstacle d'une naissance inconnue, n'en serait pas un pour celle qui avait tout sacrifié aux devoirs maternels qu'elle s'était imposés volontairement, et qu'elle avait remplis avec tant de tendresse. Cette dernière réflexion le fit s'arrêter au projet de fuir même toute occasion de connaître cette femme qui troublait son repos. Mais, on le sait, les projets s'évanouissent aussitôt qu'on les à conçus (1).

---

(1) Un brame se reposait sur le sable, au bord d'une rivière : il avait un vase de terre plein de farine, qu'on lui avait donné en aumône, et formait des projets de fortune. Je vais, disait-il, vendre cette farine ; j'achèterai de petits cabris, je les élèverai ; ceux-ci devenus grands, en produiront d'autres. Dans

Lorenzo méditant donc un effort courageux qui était soutenu par les premiers sentimens que Théana lui avait inspirés dans son premier âge, se préparait à écrire à madame Derville, pour lui demander le nom des

---

quelques mois ils formeront un troupeau considérable, j'en vendrai quelques-uns pour acheter des veaux et des genisses qui multiplieront ; de manière qu'avant qu'il soit deux ans, j'aurai cinq à six cents bœufs. Alors je me ferai bâtir une maison : j'épouserai une jolie femme, qui me fera revivre dans son joli petit enfant. Superbement habillé, j'irai tous les matins annoncer l'almanach au roi. Mais quand je rentrerai chez moi, si je surprends ma femme à battre mon enfant, que ferai-je ? je prendrai mon bâton, et je la rosserai. Plein de colère, il saisit son bâton, en disant ces dernières paroles, et croyant frapper sa prétendue femme, il en donna plusieurs coups sur le vase de terre qui se brise. Sa fortune devint le jouet des vents.

personnes à qui elle avait confié sa nièce, lorsqu'il en reçu la lettre suivante.

« *Mon fils, des malheurs nouveaux viennent fondre sur moi, lorsque je croyais à n'avoir plus à pleurer que la perte d'un époux ; mais j'apprends qu'il existe, et le sort impitoyable me sépare encore de lui ; ah! mon cher Lorenzo, il ne me sera peut-être plus permis de vous presser dans mes bras, et d'effectuer les projets que j'avais formés sur vous, et sur ma Théana. Hélas! loin du premier théâtre de mes malheurs, les ennemis de mon époux et peut-être sa famille, ont encore trouvé le perfide moyen de tromper le gouvernement sous lequel je croyais trouver un asile ; je suis dans les fers et j'ignore quand finira cette injuste captivité : ce n'est qu'à*

prix d'or que j'ai obtenu de vous faire parvenir cette lettre : je suis privée de la consolation d'espérer une réponse, elle ne pourrait me parvenir. N'écrivez pas, je vous le défends : un être consolateur a cependant trouvé le moyen de pénétrer dans ma prison. J'ignore quel est cet être bienfaisant qui a sçu gagner mes géoliers, et affronter les dangers qui menacent ceux qui voudraient s'intéresser à moi, et les cœurs sensibles qui essayent d'arracher aux despotes leurs victimes. Cet acte de courage m'assure de la fidélité et du zèle qu'il mettra à vous faire parvenir la somme que je lui ai confiée, car je n'ai pas joui du plaisir de le voir, j'ignore même son nom.

Partez aussitôt ma lettre reçue, partez pour Naples, remettez la lettre que je joins à la votre, au noble Visconti, père de ma Théana : il me rem-

placera auprès de vous si je ne dois plus vous voir. J'ai également déposé entre les mains de mon généreux protecteur les langes et d'autres objets que j'ai trouvés dans votre berceau : puissent-ils un jour vous faire reconnaître par une famille estimable qui vous rende heureux.

Puissé-je ne pas succomber aux maux qui m'accablent ! puissé-je lasser la haine de mes persécuteurs et recouvrer une liberté que je ne désire employer que pour vous remettre dans les bras de mon époux et faire votre bonheur.

Votre tendre et malheureuse

mère, DERVILLE.

Cette lettre porta le désespoir dans l'ame de Lorenzo, et comme madame Derville ne lui parlait en aucune ma-

nière de Zanubio, il ne crut pas devoir la lui communiquer, ni le sujet de son voyage à Naples. Il partit deux jours après, emportant avec lui le souvenir déchirant d'un amour malheureux, et le chagrin que lui causait l'état de sa bienfaitrice.

Fin du premier volume.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRE Ier. *Voyage de notre héros, etc.* page 1
CHAP. II. *Séjour à Grenoble.* 15
CHAP. III. *Quel est le vieillard trouvé par Lorenzo.* . . 33
CHAP. IV. *Départ.* 60
MAXIMES *du philosophe Philippe.* 74
CHAP. V. *Arrivée à Rome.* . 109
CHAP. VI. *Promenade à Tivoli.* 144
CHAP. VII. *Le cœur de Lorenzo s'ouvre à l'amour.* . 170

Fin de la Table.

ERRATA.

Page 10, ligne 2 , dans le cœur; *lisez:* ce cœur.

Pag. 34 , 7e. vers , plus la fotrune; *lisez:* fortune.

Pag. 93 , lig. 10 , la douleur d'être mère ; *lisez :* le plaisir d'être mère.